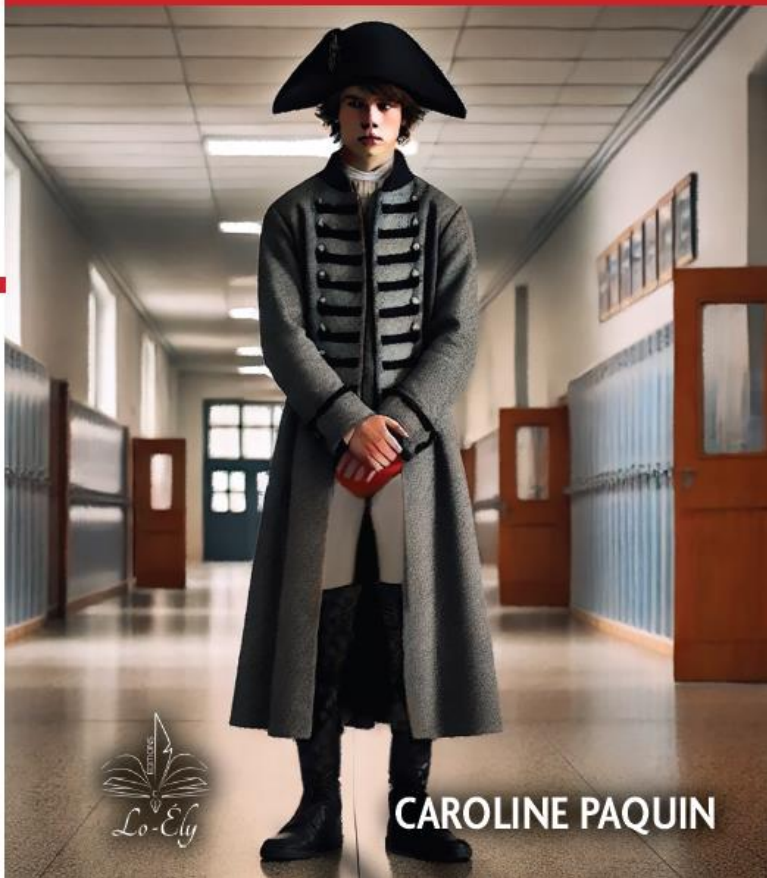


La conquête de Napoléon

La conquête de Napoléon



CAROLINE PAQUIN

Éditions
Lo-Ély



CAROLINE PAQUIN

LA CONQUÊTE DE NAPOLÉON



LA CONQUÊTE DE NAPOLÉON

CAROLINE PAQUIN



ÉDITIONS LO-ÉLY

www.editionsloely.com



Facebook et Instagram : Éditions Lo-Ély

Auteure : **Caroline Paquin**

Direction littéraire : Tricia Lauzon

Révision et mise en page : Lydia Lagarde

Correction : Mylène Arsenault

Graphisme de la couverture : Studio C1C4

Imprimerie : Gauvin

Dépôt légal –

Bibliothèque & Archives nationales du Québec 2025

Bibliothèque & Archives Canada 2025

Toute reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, photographie, photocopie, microfilms, bande magnétique, disque ou autre, est formellement interdite sans le consentement de l'éditeur.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada 

SODEC

Québec 

Imprimé au Canada

ISBN EPUB : 978-2-89855-069-0



Avant-propos

Dans le présent roman, les personnages principaux portent des prénoms inspirés de vrais personnages historiques. Pour découvrir ces derniers et ainsi mieux comprendre certaines références, il suffit de lire les biographies à la fin sur : Napoléon Bonaparte, Marie-Antoinette d'Autriche, Charles de Gaulle et l'impératrice Joséphine.

Plonger directement dans l'histoire est aussi une excellente option !

Tu rêves d'écrire de la musique et de chanter ? Voilà la chance de donner libre cours à ton esprit créatif !

1. D'abord, choisis tout simplement l'un des deux textes de chansons composés par Caroline Paquin.
2. Ensuite, invente une mélodie en lien avec les paroles.
3. Puis, interprète le tout en t'enregistrant.
4. Pour terminer, envoie ton produit final à Caroline Paquin.

Si ta proposition est retenue, l'auteure se fera un plaisir de permettre à tous ses lecteurs d'entendre ton œuvre sur sa page Facebook.

Suis le code ci-dessous pour trouver les deux choix de chansons !



2 septembre

J'avais 15 ans. J'ignorais encore que ma vie jusque-là relativement calme était sur le point de connaître plusieurs grands bouleversements déterminants...

C'était la rentrée scolaire, il faisait beau et chaud. Le cœur comblé, je patientais en file à la bibliothèque. L'idée de recevoir de nouveaux livres me remplissait de bonheur. C'était sans doute la magie des premiers jours d'école qui opérait. Une fois de plus, elle faisait disparaître tout souvenir de la somme colossale de travail qui se cachait sous chacune de ces envoûtantes pages de couverture.

C'est à ce moment précis qu'ELLE EST PASSÉE devant moi... sans me voir.

Probablement parce que j'avais TOUT... pour passer inaperçu ! Du moins, à cette époque, c'est ce que je croyais. Être simplement moi me semblait insuffisant. Bien sûr, j'aimerais aujourd'hui affirmer le contraire, mais je mentirais. Je mentirais aussi si je prétendais que cela me laissait indifférent.

J'aurais voulu être ce genre de gars qui a du charisme, beaucoup de charisme. Je rêvais de faire tourner les têtes, surtout celles des filles... En fait, la tête de *cette* fille m'aurait largement suffi.

Malheureusement, à force de douter de mon existence, je n'existais peut-être plus assez fort pour être remarqué. Je me trouvais si commun : cheveux bruns, yeux bruns, taille moyenne...

Et ce constat m'affligeait tant que je préférais le garder pour moi, me disant que, si j'avais peine à le supporter, le

partager ferait fuir à coup sûr tous ceux qui m'étaient chers et que j'estimais extraordinaires.

En vérité, j'étais certain qu'il n'y avait que l'originalité de mon prénom pour me distinguer des autres. Ma mère, qui enseigne toujours l'histoire à l'école polyvalente que j'avais enfin le « bonheur » de fréquenter cette année-là, a eu cette « brillante » idée de m'appeler *Napoléon*. Fort heureusement, j'ai été épargné pour le « Bonaparte ».

Ma mère s'est contentée d'ajouter son nom de famille (en premier quand même), puis celui de mon père. Cela a donné *Napoléon D'Amours St-Amant*, un nom qui me prédisposait à vivre une grande histoire sentimentale qui, je le souhaitais de tout cœur, allait connaître ses débuts ce jour-là. Néanmoins, si ce désir me motivait à agir, il me freinait tout autant, sinon plus.

Je commençais à prendre de plus en plus conscience de cette peur qui prenait le dessus chaque fois que venait le temps de me lancer. On aurait dit que l'idée de peut-être me retrouver tout à coup dans le vide me paralysait.

Était-ce à cause de la pression qu'exerçait mon prénom, trop spécial pour le garçon banal que je considérais être ? Pourtant, dans ma famille, je ne suis pas le seul à s'être vu sacrifié pour satisfaire le culte que ma mère voue aux personnages célèbres. Ma sœur aînée se prénomme Marie-Antoinette et mon frère cadet, De Gaulle.

En tout cas, il faut reconnaître le mérite qui revient à ma mère. Manifestement, en plus de s'être fait un devoir de respecter l'ordre chronologique de l'Histoire, elle a eu la rigueur de s'en tenir à un pays : la France. Elle est allée chercher d'abord le prénom d'une reine du 18^e siècle, ensuite celui d'un empereur

du 19^e et enfin, le nom d'un président de la République française du 20^e. Son sens de l'originalité est également à souligner.

En effet, des Napoléon, je n'en ai jamais rencontré... À part peut-être un chien, au physique détestable et d'une saleté répugnante, sur lequel mon ego, plutôt fragile, estime préférable de ne pas s'attarder trop longtemps ici.

Bref, en ce qui concerne ma mère, la seule chose que je ne comprendrai jamais, c'est qu'elle ait eu la candeur de croire que ces trois têtes fortes arriveraient à cohabiter dans une harmonie totale à l'intérieur d'un territoire aussi limité, et un peu trop modeste pour toute cette « noblesse », qu'une maison de banlieue.

Parfois, c'est à se demander si les parents réfléchissent aux conséquences de leurs choix. Comme si un prénom n'appelait pas une façon d'être !

Mais qu'est-ce que ma mère s'était imaginé ? Que Marie-Antoinette puisse jouer un rôle autre que celui d'une reine mégalomane ? Et je reste poli quand je dis « mégalomane ».

En passant, je me permets de recourir à la définition de ce mot, déjà inquiétante en soi : « Comportement pathologique caractérisé par un désir excessif de gloire, de puissance. »

En tout cas, si vous avez une sœur (ou un frère) pire que la mienne pouvait l'être, je vous offre une première consultation gratuite chez un psychologue ! Et ne me remerciez surtout pas, c'est vraiment le moins que je puisse faire.

Car je peux personnellement témoigner que la présence de Marie-Antoinette a mis à rude épreuve mon équilibre mental, particulièrement précaire alors. En fait, autant vous le

révéler tout de suite... Elle était revenue dans cette vie-ci comme elle avait quitté la précédente : sans tête ! Toujours est-il que plus cette journée progressait, plus j'avais peur de la perdre aussi, la tête.

Le soir venu, *son image* me poursuivait toujours... Pas l'image de ma sœur, heureusement, mais bien de celle dont j'ignorais encore le nom. Étais-je victime d'un coup de foudre, ce phénomène étrange qu'aucun scientifique, si diplômé soit-il, n'a réussi à élucider ? La pensée amoureuse me faisait déraisonner. Elle me poussait à imaginer une trop longue et trop belle histoire...

J'étais vraiment décidé. Je me visualisais le lendemain, trouver ma sublime inconnue et *lui* parler bravement. Oui ! Avec une détermination de fer doublée de mon plus radieux sourire, je foncerais vers *elle* dès que je l'apercevrais. Mon assurance la ferait

craquer. Les filles adorent les mecs qui savent ce qu'ils veulent, qui vont droit au but, qui ont du cran... Non ! Rapidement, j'ai réalisé que c'était impossible, que je n'y parviendrais pas.

Car les filles nous réservent trop souvent une attitude propre à nous démolir sur-le-champ. Sur tout ce courage qu'il nous a fallu déployer, ne serait-ce que pour nous aventurer timidement vers elles, elles arrivent à poser un regard des plus méprisants du genre : mais comment peux-tu espérer qu'une fille *COMME MOI* puisse être intéressée par un gars *comme toi* ?

Et comme un sale cabot dont la seule vue inspire l'horreur, nous regagnons misérablement notre niche en rampant. Voilà à quoi la gent féminine nous a conditionnés : nous avons si peur que nous reculons avant même d'avancer ! Notre voisin traitait plus humainement son monstrueux pitbull...

Délaissons les chiens et revenons à nos moutons. Oui ! Bon... D'ailleurs, le temps était venu de les compter. Il se faisait tard, j'étais mort de fatigue et la première vraie journée d'école m'attendait le lendemain.

J'hésitais entre lire un peu pour calmer cette angoisse qui semblait toujours s'amplifier la nuit ou essayer de dormir, lorsque mon cellulaire a sonné.

— Laurie ?

— Nap, comment je devrais m'habiller demain ?

— Est-ce que c'est une mauvaise blague ? Il est presque minuit.

— J'aimerais te dire oui, mais tu sais à quel point les rentrées me stressent.

— Laurie, tu m'appelles au moment où j'allais justement décrocher.

— Pour parler à qui ?

— Au moment où j'allais décrocher tout court pour aller me coucher !

— Ah !

— Bon, mets ton chandail bleu, il te fait très bien !

— Voyons ! Tout le monde l'a déjà vu cent fois. Je pensais plutôt mettre le blanc que ma mère vient de m'offrir, il est évident que la coupe me va beaucoup mieux. En fait, je réalise que les chandails trop longs ne m'avantagent pas du tout...

— Écoute, Laurie, si tu as envie de développer une argumentation douteuse pour en tirer des conclusions abracadabrantes, je suis prêt à tout avaler en silence, mais demain à l'école. Je pourrai même bonifier le tout d'un sourire stupide et approbateur, comme tu les aimes...

— Ok, tu es con. Arrête ! Désolée ! En vérité, j'ai seulement besoin que mon meilleur ami me rassure.

— Ça va aller ! Tu seras parfaite, peu importe comment tu seras habillée.

— Tu es certain ?

— J'en suis sûr, surtout que je viens de voir qu'il est passé minuit et que ça fait donc deux jours qu'on discute de deux chandails que tu ne porteras finalement pas, parce que tu en choisiras un troisième qui t'ira moins bien que les deux premiers.

— Tu crois vraiment que je ferai un mauvais choix ?

— Laurie, décroche !

— Ben, c'est justement ce que j'ai fait pour t'appeler.

— Elle est bonne, mais on tourne en rond.

— Peut-on tourner autrement qu'en rond ?

— Je ne dis plus rien.

— Ok, j'ai compris. Je te laisse tranquille maintenant.

— Allez, bonne nuit ! Je t'aime, tu es une amie formidable.

J'admirais Laurie de réussir à me partager si facilement ses préoccupations. Moi, je n'y arrivais pas. Je jouais au grand Napoléon, malgré cette impression de ne jamais être à la hauteur de rien ni de personne. Il y avait en moi un tremblement intérieur que je m'assurais de garder imperceptible de l'extérieur.

Pourtant, ce n'était pas si simple. Car, plus je tentais de faire taire cette petite voix inquiète qui m'habitait, plus elle demandait à être entendue. Ainsi, par moments, elle ne parlait plus ; elle devenait complètement hystérique et criait littéralement : « À l'aide ! » Je me refusais néanmoins à l'écouter, honteux de ne pas réussir à la maîtriser.

Alors, me confier, même à Laurie, était hors de question. Elle me trouvait si sécurisant... Pour me calmer, ce soir-là,

je me suis plongé le nez une fois de plus dans un livre. D'ailleurs, c'est cette année-là qu'a dû naître ma passion pour la lecture.

L'histoire des autres me permettait temporairement d'échapper à la mienne. En même temps, me reconnaître à travers certains personnages me procurait un étonnant réconfort. Constater qu'ils vivaient des émotions souvent semblables aux miennes me réconciliait avec ma propre humanité.

C'est donc un roman à la main que je me suis endormi.

3 septembre

Le fameux lendemain était devenu un aujourd'hui...

J'étais stupéfait. Comment était-il possible qu'Isabelle D'Amours soit mon enseignante d'histoire ? Je fréquentais pourtant la plus grande école secondaire du Québec. Bon, j'allais bien devoir me faire à l'idée, d'autant plus que c'était le premier cours inscrit à mon horaire et qu'il débutait dans moins de dix minutes. J'espérais tout de même que personne ne se moquerait de moi ou, pire encore, de ma mère.

— Hey ! Nap !

— Ah, Rimbaud ! Salut ! T'as ton horaire ?

— Oui ! J'ai ta mère en histoire, Laurie aussi. Et on commence avec elle ce matin.

— Ah ! Moi aussi ! C'est notre année de chance, y'a pas de doute.

— Fais pas cette tête-là. Tout le monde trouve que ta mère est une super prof. Tu viens ? Ça va sonner bientôt.

— Euh... non ! Il faut que je passe à ma case avant. On se rejoint au cours.

— Ben voyons, t'as tous tes livres dans les bras.

— Rimbaud ! JE-TE-RE-JOINS-EN-CLAS-SE ! Ok ?

— Ah ? Ok.

Rimbaud, une autre victime d'une mère illuminée, celle-là probablement adepte de la poésie ! Elle avait dû voir en son fils l'écrivain symboliste du 19^e siècle, peut-être à cause du nez retroussé. Va savoir ! Pour sa part, il se consolait d'avoir été épargné du prénom « Arthur ». J'en conviens, le nom du poète est tout de même mieux.

En tout cas, j'espère que la divinité des alexandrins sera miséricordieuse au jugement dernier, parce que « Rimbaud GINGRAS » est d'une pauvreté poétique... Vraiment, plus j'y pense, plus je suis d'avis que l'État devrait créer une banque de prénoms préapprouvés, une espèce d'énorme chapeau dans lequel les parents — surtout ceux qui ont un peu trop étudié — se verraient obligés de piger.

C-125, j'y étais ! Il faisait une chaleur insupportable, je suffoquais. On se serait cru au cœur du mois de juillet, en pleine canicule. Je me rappelle... mon cœur palpitait. J'étais mort de peur : ma mère et moi dans la même classe !

C'était tellement étrange. Je ne savais pas trop si je devais m'en réjouir, m'en moquer ou encore en pleurer. Je ne suis donc pas entré dans le local tout de suite. J'ai observé ma mère, quelque peu en retrait, en essayant de reprendre mon

souffle. Là où je me trouvais, il était impossible pour elle de m'apercevoir.

Je pouvais ainsi jouer au sociologue incognito. Le phénomène analysé semblait commun à première vue. Je dis « à première vue », car c'est souvent ce qu'on juge inoffensif au départ qui compte finalement le plus. Pour ce qui est d'une première journée de classe, elle augure assez justement de l'année à venir.

Malheureusement, je suis dans l'obligation de confesser que l'objectivité du professionnel à laquelle j'aurais dû recourir me faisait défaut. N'empêche que, pour quelques secondes, je me suis plu à m'imaginer que ma mère était une parfaite inconnue : cette nouvelle prof d'histoire que j'aurais rencontrée ce matin-là pour la première fois.

Ma mère avait ce charisme, que je lui enviais en secret, et cette confiance également, qu'elle sortait de je ne sais

trop où. Tout le monde adorait ma mère. Il est vrai qu'elle était belle à voir dans sa classe...

Elle accueillait chaque élève avec un sourire aussi long qu'un cours d'une heure et quart. Elle avait l'air enchantée et ça semblait contagieux. Un climat de bonne humeur se propageait autour d'elle.

Visiblement, le spécimen à l'étude ne s'apparentait en rien à ces profs imposteurs qui ressentent l'appel de la vocation seulement lorsque sonne la dernière cloche de l'année scolaire. Et je sais de quoi je parle, j'en ai vu d'autres...

Non, Isabelle D'Amours, après de nombreuses années d'enseignement, n'était pas encore blasée ! Bien au contraire, c'était un engouement certain pour son travail qui se dégageait de son approche envers les jeunes. En plus, pour

une femme de quarante-cinq ans, elle paraissait très bien.

Sa chevelure brune encadrait tout en souplesse un visage harmonieux et épanoui. Quant à sa silhouette élancée, elle témoignait de toutes ces longueurs de piscine qu'elle s'entêtait à nager plusieurs fois par semaine. Ma mère savait aussi se mettre en valeur grâce à des vêtements judicieusement choisis parce que, au même titre que ses plans de cours, elle ne renouvelait pas sa garde-robe seulement tous les dix ans.

C'est curieux ! Finalement, j'éprouvais plutôt de la joie et même de la fierté à l'idée que cette femme dont le nom apparaissait sur mon horaire soit mon enseignante... et ma mère. Je suis donc entré à mon tour tout en adressant un large sourire à ma professeure d'histoire.

Connaissant mon besoin de rester discret, elle m'a complètement ignoré. Bon, je n'en demandais pas TANT ; je suis néanmoins demeuré calme, tandis que mon regard balayait la classe à la recherche d'une place libre.

Installée près d'une fenêtre grande ouverte, Laurie agitait frénétiquement la main. Si elle n'était pas en train d'utiliser cette dernière en guise d'éventail, c'était sans doute qu'elle me faisait signe. Un pupitre qu'elle m'avait réservé attendait juste à ses côtés.

— Une camisole à fleurs, longue en plus ! On est loin des possibilités qui nous ont valu l'état d'urgence la nuit passée.

— Tu m'en veux, Nap ?

— J'avoue qu'elle te va bien, et si tu te sens mieux qu'hier, tu es toute pardonnée.

Mon amie affichait un visage confiant qui m'a ému. Sa vulnérabilité

était le secret de sa force. En extériorisant au fur et à mesure ses préoccupations, elle retombait rapidement sur ses pieds avec un naturel désarmant.

Derrière ma complice, tout au fond de la classe, Rimbaud, Mathieu, Philippe et Raphaëlle étaient là. Ça promettait, tout ce beau monde ensemble ! C'est qu'ils réfléchissaient vite, ces petits rigolos, et à voix haute en plus ! Chaque année, à cause de leur humour cinglant qui arrivait à redonner aux évènements leur importance relative, il y avait toujours un air bête de prof qui finissait par sortir de ses gonds. L'air bête est ainsi fait.

Il est néanmoins convaincu que la seule façon de ne pas perdre la face devant l'auteur d'une bonne blague intelligente est d'humilier cet esprit vif, à qui l'on est supposé tout apprendre, même comment avoir l'air brillant.

Personnellement, je tiens à souligner le mérite qui revenait à mes amis qui savaient s'amuser tout en obtenant chaque année une moyenne d'au moins 90 %. Et si je ne parlais que de Mathieu, je devrais augmenter ce pourcentage de presque dix points.

D'autant plus que ces mêmes amis réussissaient, par ricochet, à extirper de leur léthargie légendaire ce genre d'enseignants qui préféreraient mourir plutôt que d'esquisser un sourire. Malheureusement, oui, il existe des enseignants si moroses qu'ils sembleront plus vivants sur leur lit de mort que dans leurs plus grands moments de bonheur.

C'est qu'après leur décès, un embaumeur chevronné aura eu la brillante idée de tirer légèrement vers le haut leur visage ainsi que leur bouche depuis trop longtemps crispés. Il aura surtout pensé à bien fixer le tout avec une colle très puissante pour que ça ne

retombe pas d'un coup... parce qu'un air bête de prof, c'est tenace !

La cloche a sonné et LA FILLE QUE J'AVAIS APERÇUE LA VEILLE EST ENTRÉE. Après avoir fermé la porte, ma mère lui a adressé la parole :

— Bonjour, vous êtes en retard !

— Désolée, madame ! C'est qu'on vient tout juste de me remettre mon horaire. En fait, je ne suis au Québec que depuis quelques jours parce que mon père a été transféré...

— C'est bon pour le moment. Je ne vous imposerai quand même pas de raconter votre vie devant tout le monde. À moins que vous y teniez...

— Non, merci ! Ça va aller.

— Votre nom ?

— Joséphine Fontaine.

Jo-sé-phi-ne ! J'étais pétrifié, tout simplement et complètement : PÉ-TRI-FIÉ !

— Eh bien, ça alors ! a lancé Mathieu. N'est-ce pas merveilleux ? Joséphine, comme la femme de l'Empereur Napoléon 1^{er}, celle qu'il a sans doute le plus aimée. Quel hasard ! Il reste justement une place aux côtés de notre Napoléon à nous. Daignez donc, madame l'Impératrice, vous avancer jusqu'à ce siège que le destin a laissé libre dans l'espoir de vous voir l'occuper. Et si une quelconque intimité venait à être partagée avec notre Napoléon du 21^e siècle, jeune homme depuis toujours célibataire, vous seriez bien aimable de nous révéler enfin s'il mérite vraiment de s'appeler *D'Amours St-Amant*...

— Ça va, Mathieu ! a tranché ma mère à temps, mais avec un sourire amusé. J'apprécie vos références historiques. Vous oubliez cependant qu'il faut démontrer un respect particulier à l'égard des nobles. On ne doit jamais s'immiscer dans leur vie privée à moins

qu'ils vous accordent ce privilège en le chuchotant au creux de votre oreille attentive !

— Madame D'Amours, a précisé Mathieu, sachez que mon oreille est continuellement attentive et qu'elle le sera encore plus pour vous. Si j'ai l'air un peu bavard comme ça, c'est que je me retrouve souvent témoin de scènes qui nécessitent mon intervention. Il m'est donc impossible de me taire bien longtemps. D'ailleurs, j'en profite pour annoncer, en ce premier jour de confinement obligatoire pour les jeunes âgés de seize ans et moins, que si quelqu'un songeait à me proposer comme représentant de classe, j'accepterais volontiers.

— Soyez patient, Mathieu ! a souligné ma mère qui semblait plutôt se réjouir du sens de la répartie de mon ami. Nous aurons bientôt l'occasion de choisir notre président de classe.

— Moi aussi, le poste m'intéresse, a renchéri Philippe en faisant un clin d'œil à Mathieu. Sauf que moi, au lieu de parler comme un livre, je vais utiliser mes contacts.

— Eh bien ! Commencez votre campagne dès aujourd'hui, a conclu ma mère, car chaque vote compte, surtout lorsqu'il n'y en a que trente-deux au suffrage universel.

Tandis que notre « nouvelle » enseignante bifurquait vers le plan d'étape qu'elle nous présentait tout en le distribuant, j'observais la dernière arrivée du coin de l'œil. Quel ahuri devais-je faire ! Mon cœur battait la chamade, mes joues devaient être rouge vif...

Parfois, le destin ressemble à une blague monumentale. Seulement, lorsque l'on se sent le dindon de la farce, l'envie de rire semble moins presser. On a quand même droit à un minimum d'orgueil.

Joséphine, Joséphine, Joséphine...
Je me répétais ce prénom, incapable de croire qu'il pouvait vraiment exister... ou plutôt qu'ELLE pouvait vraiment exister... là, tout près, à ma portée. Il m'aurait suffi de tendre le bras pour faire glisser derrière son oreille cette longue mèche de cheveux châtain empêchant mon regard de tracer les contours de ce profil qui se dessinait tout à coup dans ma vie.

À défaut de pouvoir croquer son visage, je me suis attardé sur ses mains posées à plat sur le pupitre. Sur celle de gauche, j'ai découvert une profonde cicatrice. Un trouble étrange m'a envahi. Une tristesse indicible m'a noué la gorge, cette même tristesse qui surgit lorsqu'on apprend le passé douloureux d'un être cher.

J'aurais voulu avoir été à ses côtés ce jour où le mal s'était abattu sur elle : ce chien ne l'aurait pas mordue. Bon, je

sautais peut-être un peu vite aux conclusions, mais un écureuil n'aurait jamais pu lui infliger pareille blessure. De toute façon, il s'agissait là d'un détail et il était trop tard pour jouer au héros. Il me fallait plutôt trouver l'audace de réduire la distance qui nous séparait.

En fait, en matière de séduction, il s'avérait que Mathieu avait raison... ou presque. Jusque-là, je n'avais guère partagé mon intimité avec une fille. Il y avait bien eu Désirée Labelle, mais ça ne comptait pas. C'était elle qui avait insisté pour que l'on sorte ensemble.

Malheureusement, elle n'avait tellement rien d'intéressant à communiquer que même ses yeux bleu azur ne pouvaient pallier ce manque. D'accord, je vous le concède, je n'ai pas refusé pour autant de l'embrasser et un certain soir, je suis allé jusqu'à explorer son... anatomie.

Personnellement, je me serais interdit la moindre forme de rapprochement. Or, à l'époque, c'est-à-dire en troisième secondaire, le professeur de biologie soulignait à chaque cours : « Il est important de vérifier, dans la vraie vie, les connaissances scientifiques acquises en classe. Sans la pratique, la théorie est vaine. »

Lorsque j'ai commencé à fréquenter Désirée, nous étions au cœur de l'étape consacrée à l'étude du corps humain. L'école exerce beaucoup plus d'influence qu'on l'imagine...

En plus, à la maison, mon père, sans aucun doute de connivence avec mon enseignant, renchérisait sur un ton des plus solennels : « Napoléon, la réussite scolaire est entre tes mains. Ton résultat de la première étape est catastrophique. Tu dois passer à l'action au plus vite pour augmenter ta moyenne ! »

Victime d'une conspiration, voilà ce que j'ai été ! On m'a littéralement jeté dans les bras de Désirée, manifestement moins timide que moi. Fort heureusement, en tant que romantique exalté, et avant de me retrouver nu, j'ai mis fin à cette « récupération des sciences de la nature » à laquelle mon père et mon professeur de bio m'avaient forcé de participer.

Il n'était pas question que ma première relation intime se concrétise avec une fille dont je n'étais pas amoureux. Et même si j'avais été amoureux, ç'aurait été précipité. J'ai donc abandonné la pratique — pas définitivement, quand même — et je me suis gavé de théorie. Ç'a bien marché. En juin, je m'en suis tiré avec une note bien au-dessus de la moyenne ; mais j'étais encore célibataire.

La cloche a retenti. Joséphine s'est levée en vitesse. Cloué sur ma chaise, je

l'ai regardée s'éloigner sans avoir le courage de la retenir, ne serait-ce que pour lui adresser un sourire. J'étais mort de trouille.

À la fin de cette première journée d'école, ma mère m'attendait tout près de mon casier pour me lancer une invitation : « Ça me ferait très plaisir que tu embarques avec moi en voiture pour couronner ce début d'année scolaire. » Il était clair que c'était douteux. Je me suis questionné : « Que cherchait-elle à savoir ? »

Si mon père avait un don pour m'aider à dominer mes tempêtes intérieures sans que j'aie à prononcer le moindre mot, ma mère s'employait à ce que je les verbalise pour y faire face bravement... Leur objectif était sans doute le même ; mais leurs approches, totalement opposées.

Tandis que mon père mettait le frein dès qu'il le pouvait pour profiter du quotidien ; ma mère, elle, une impatiente dans l'âme, tentait de faire accélérer le cours des événements. Je me consolais en me disant qu'ils se complétaient bien et qu'ils ne conduisaient heureusement jamais en même temps.

Par ailleurs, c'était grâce à sa détermination que ma mère avait su devenir ma principale confidente. Non seulement voulait-elle être en contact avec mon monde intime, mais elle s'assurait d'être à jour. Visiblement, elle n'aimait pas les dossiers qui traînaient.

À peine avais-je eu le temps de monter dans sa voiture que ma mère s'est lancée dans le vif du sujet, s'épargnant toute introduction.

— C'est une très belle fille, cette Joséphine ! N'est-ce pas ? En plus, elle semble vraiment attentive en classe.

Ma mère n'en était pas à sa première enquête sur mon cas. Elle maîtrisait ce type d'opération avec « beaucoup de délicatesse ». Je me contentais donc d'opiner gentiment du bonnet, ou plutôt de la casquette, pour éviter toute déclaration compromettante. Un mutisme volontaire, doublé d'un air détaché, m'avait déjà permis, dans d'autres circonstances, de sauvegarder mon statut d'innocent, du moins provisoirement.

Visiblement, cette fois-là, ma mère attendait que je passe rapidement aux aveux. Quel morceau cherchait-elle à me faire cracher ? Mon intérêt pour la dernière arrivée dans sa classe ? Mon manque de concentration lors de ses explications ? Les deux ?

— Napoléon ! Tu joues à l'autruche ! Tu crois peut-être que je n'ai pas remarqué que Joséphine te plaisait ? Il y a des regards qui ne mentent pas.

— Maman !

— Ne t'en fais pas. Je ne me sens pas du tout visée par « ton absence » à mon cours.

— Mais maman...

— Je t'assure. Je t'ai trouvé plutôt touchant avec tes grands yeux...

— Arrête !

— Allez ! Napoléon ! Tu n'as pas à t'inquiéter, je suis ta mère. Je veille sur toi.

— C'est justement ça qui m'inquiète.

— Raconte... Sinon, je dévoile tout ce soir à table.

Elle était passée aux menaces. Et elle avait l'air vraisemblablement prête à les mettre à exécution en portant atteinte à ma vie privée sous notre propre toit.

— Tu sais que je pourrais avoir recours au DPJ pour ça.

— Oui, bien sûr ! Et on traiterai ton dossier en priorité, avant les victimes de sévices graves.

— Tes supplices sont toujours aussi efficaces. D'accord ! Tu gagnes. De toute façon, je ne peux rien te cacher.

J'allais relater les derniers évènements en fournissant, encore une fois, plus d'informations que nécessaire. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Elle est persévérante, ma mère, quand vient le temps de satisfaire sa curiosité.

Pourtant, bien que je me sois un peu amusé à la dépeindre comme une tortionnaire sans merci, je dois reconnaître que sa méthode m'invite aux confidences encore aujourd'hui. Juste son écoute me procure un tel soulagement !

Son ouverture d'esprit est également remarquable. Car si ma mère a un sens critique très développé, elle ne porte

jamais de jugement gratuit sur personne ni sur aucune circonstance. Elle affirme que ça s'appelle seulement de l'empathie. Selon elle : « Chacun fait de son mieux avec ce qu'il a. »

En tout cas, ce jour-là, Isabelle D'Amours faisait de son mieux pour étirer au maximum le trajet de l'école à la maison. Je soupçonnais qu'elle jubilait devant la possibilité de pulvériser le record de notre plus longue conversation. Même les détours dans les rues aux maisons « modèles », dont l'unique touche d'originalité tient au numéro de porte, ne semblaient pas la rebuter.

— J'ai l'impression que tu insistes toujours plus avec moi qu'avec Marie-Antoinette et Degaulle !

— C'est que tu es le plus discret. Si je te pose autant de questions, Napoléon, ce n'est pas pour te mettre en boîte, c'est

parce que je m'intéresse à toi. C'est ma façon de m'assurer que tu es heureux.

— Je suis heureux ! C'est juste que je manque de confiance en moi... Prends Mathieu, par exemple. Je ne serai jamais extraverti et drôle comme lui. On dirait qu'il ne sait même pas ce que « timidité » signifie. Rien ne l'arrête ! Partout où on l'invite, il devient le boute-en-train. En plus, je n'arriverai jamais à avoir sa moyenne de 98 %. Et Philippe, tu devrais le voir jouer au basketball ! Toutes les filles sont en pâmoison devant lui. C'est le meilleur joueur de son équipe. Et, comme si ce n'était pas assez, son équipe est la meilleure du Québec. Pour ce qui est de Rimbaud, l'école au complet l'aime. Il est impliqué dans toutes les causes sociales et écologiques, il connaît l'actualité aussi bien que les meilleurs journalistes de Radio-Canada, il est prêt à sauver tous les prisonniers politiques du monde, il projette d'aller faire du service

communautaire en Bolivie l'été prochain...

Je me suis senti soudain si triste de ne pas être à la hauteur de mes amis que toute parole supplémentaire s'est refusée à sortir de ma bouche. Seule l'envie de pleurer m'habitait.

— Tu te compares beaucoup trop aux autres. D'ailleurs, c'est ce qui a perdu le premier Napoléon ! Mais on va d'abord régler le cas de Joséphine et on reviendra au tien ensuite... Bon ! Maintenant, dis-moi pourquoi tu t'intéresses à elle.

— Parce qu'elle n'est pas ordinaire. Elle est spéciale, elle, justement !

— Qu'a-t-elle de si spécial ?

— C'est un peu inexplicable. La première fois que je l'ai vue, je l'ai trouvée attirante.

— Qu'est-ce qui t'a surtout attiré chez elle ?

— Son sourire ! Oui, c'est ça ! Elle avait un sourire... très discret. Je l'ai aperçu parce que j'étais attentif. On aurait dit qu'elle souriait seulement pour elle-même, pour l'unique plaisir de sentir le bonheur rouler sur ses lèvres. Elle avait l'air heureuse... Ça m'a touché.

— Moi aussi, ça me touche que tu puisses apprécier une chose si simple. Continue ! Mais on est encore loin de ce que tu qualifiais plus tôt d'extraordinaire.

— Ok... Tu aurais dû la voir marcher, alors. Elle semblait tellement légère. Chaque pas effleurait à peine le sol. J'ai pensé qu'elle allait s'envoler. Je ne pouvais m'empêcher de la regarder, comme on observe un oiseau venu se poser près de nous pour quelques secondes tout au plus.

— Wow ! Je ne te savais pas poète à ce point-là.

— Bon ! Je ne parle plus ! Je suis ridicule.

— Tu n'es pas ridicule, Napoléon, bien au contraire. Poursuis ton histoire ! Tu t'exprimes si bien.

— Ce matin, quand elle est arrivée dans TA classe, j'ai tout de suite apprécié sa façon d'être, son accent français, la qualité inouïe de son langage... Et son prénom m'a littéralement... jeté sur le cul !

— On s'éloigne dangereusement de la poésie tout à coup !

— Désolé ! Mais avoue que c'est bizarre.

— J'avoue !

Tout à coup, réalisant que je me livrais trop, je me suis réfugié dans un silence de mort.

— Tu t'arrêtes comme ça ?

— Tu en connais déjà trop ! Le reste est un peu plus personnel.

— Laisse-moi deviner... Tu la trouves sans doute désirable et tu comptes l'inviter quelque part aussitôt que l'occasion se présentera.

— Bon ! Puisque tu sembles en savoir plus que moi...

— J'ignore si j'en sais plus que toi. En tout cas, j'en sais probablement plus que tu le penses... Tu veux que je te dise ?

— Maman, même si je te répondais non, tu continuerais à faire le tour du quartier jusqu'à ce que je sois assez étourdi pour te vomir le plus gros « oui » de ma vie. Alors, je t'en prie, fais-toi plaisir !

— En fait, mon avis, c'est que tu trouves Joséphine spéciale tout simplement parce que tu as pris le temps de la regarder ! C'est vrai ! Tu t'es arrêté pour plonger dans son univers et, en y

nageant quelques brasses, tu as découvert un magnifique océan.

— Comme poète, tu n'es pas mal non plus !

— Je te remercie, mais je n'avais pas terminé.

— Désolé ! C'est juste qu'une image troublante m'a traversé l'esprit. Je me suis imaginé avec mon vieux Speedo rouge trop petit, que ma mère me promet de remplacer depuis deux ans, en train de nager dans le magnifique océan en question. Je te jure que si Joséphine était témoin d'une telle scène, toutes mes chances seraient éliminées sur-le-champ.

— Oui, je sais qu'il serait grand temps de remplacer ton maillot. J'allais seulement t'expliquer que c'est la même chose pour une autre fille de la classe qui te considère comme différent des autres garçons, parce qu'elle a souvent scruté le fond de ton âme.

— Qui ça ?

— Laurie !

— Quoi ? LAURIE ? Qu'est-ce que tu veux insinuer ?

— Qu'elle est amoureuse de toi, Napoléon !

— Voyons, maman ! C'est ma meilleure amie depuis la garderie.

— Et puis ? Ça n'empêche rien ! Laurie a peut-être peur d'être trop « ordinaire », alors elle préfère garder son attirance secrète. Moi, je suis sûre que son cœur bondit chaque fois qu'elle t'aperçoit.

— Maman ! J'adore Laurie, mais je ne me sens VRAIMENT PAS amoureux d'elle.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. L'idée n'est pas de te jeter dans les bras de ton amie. C'était juste un petit détour pour t'expliquer qu'être amoureux de quelqu'un ne dépend que du regard qu'on

pose sur cette personne. Tu vois, pour moi, par exemple, tu es l'un des garçons les plus merveilleux de la Terre. Pourquoi ? Parce que depuis que j'ai appris que j'étais enceinte, il ne s'est pas passé une seule journée sans que je pense à toi. Tout ce que tu as été, tout ce que tu es et tout ce que tu deviendras me fascinent. Je suis une vraie groupie ! Aussi, lorsque tu affirmes que tu n'es pas spécial, tu es en train de prétendre que je me trompe sur ton compte depuis quinze ans. Je ne manque quand même pas de jugement à ce point ! Napoléon, moi, je t'aime profondément et je suis fière d'être ta mère. Alors, quand tu doutes de ta valeur, observe-toi à travers mes yeux... Tu es généreux, intelligent, sensible, drôle... Et pour ton âge, c'est incroyable à quel point tu arrives à jongler avec les mots. Chaque année, depuis que tu es au secondaire, tu impressionnes ton prof de français... Tu vas me dire que c'est grâce

à toutes tes lectures, c'est vrai que ça ne doit pas te nuire ; mais c'est évident que tu as une aptitude tout à fait hors du commun pour l'écriture. Tu as également une jolie voix, même si tes arrangements à la guitare méritaient encore des heures de répétition, ce qui permettrait du coup de rentabiliser enfin les cours dans lesquels ta très, très gentille mère, aussi généreuse que toi, investit depuis de nombreux mois. Tu te défends bien aussi dans les sports. D'ailleurs, j'adore quand tu m'accompagnes pour faire des longueurs de piscine avec ton horrible maillot rouge que ton ingrate de mère sans goût tarde à remplacer.

Ma mère a toujours eu le don de dédramatiser une situation et... d'allonger un trajet comme le plus futé des chauffeurs de taxi n'arriverait jamais à le faire.

10 septembre

C'était le soir, exactement une semaine après cette fameuse première fois où mon pupitre avait eu la chance d'être à moins de cinquante centimètres de celui de Joséphine.

Nous étions en train de préparer le souper en famille. Une tradition que certains pourraient trouver ennuyante, voire « quétaine » ! À ceux-là, mon père aurait répliqué en riant : « Tous des jaloux qui rêvent de partager des moments de qualité avec leurs parents ! » Mon père n'avait pas tort. C'était bon d'être avec eux, c'était bon d'être à la maison. Mes parents s'aimaient et nous aimaient.

La cuisine, surtout celle d'autres pays, a toujours fasciné Émile St-Amant. Curieusement, s'il était fier de sa

réputation de grand fiscaliste, la réussite d'un menu exotique le rendait littéralement resplendissant. Selon lui, il n'existait pas de plus belle façon de découvrir le monde qu'en le goûtant.

Ainsi, dès que le temps le lui permettait, souvent après des heures passées à jongler avec les portefeuilles des plus importantes entreprises québécoises, mon père se calait dans son fauteuil préféré à la recherche de nouveaux mets. Tablette en main, entouré de livres, il explorait...

Il semblait alors en transe : marmonnant des listes d'ingrédients comme s'il s'agissait de formules magiques. Parfois, c'en était presque inquiétant... J'exagère un peu. En vérité, j'affectionnais particulièrement ces instants où lui et moi nous retrouvions seuls au salon.

Mon père savait que dévorer les pages d'un bon roman apaisait mon tumulte intérieur ; il avait pourtant la délicatesse de ne pas le souligner à voix haute. C'était notre moment de complicité père-fils. Il n'y avait pas de longues discussions. On se nourrissait ensemble, mais chacun à sa façon. Recettes et personnages fictifs se côtoyaient de la sorte régulièrement : les soirs de semaine, autant que le samedi et le dimanche.

Mon père dégageait à la fois une joie de vivre et une sérénité qui me faisaient du bien. On se parlait à peine ; mais de temps en temps, il levait les yeux vers moi, attendant que mon regard croise le sien pour me rappeler en silence : « Je suis là. » Il n'y avait rien à ajouter. Je respirais plus calmement... et on retournait à nos passions respectives.

Une à deux fois par mois, le fin gourmet qu'est encore mon père

organisait l'un de ses repas gastronomiques. Thaïlandais, indiens, italiens et mexicains étaient ses mets de prédilection. Ce soir-là, dans notre assiette, nous allions retrouver la France, le pays d'origine de Joséphine. Une destination que ma mère avait dû suggérer à mon père « sur un ton tout à fait anodin » !

D'ailleurs, tandis que chacun était penché sur sa partie du souper à préparer, ma mère m'a adressé un autre de ses clins d'œil complices. J'en ai déduit que le secret restait toujours gardé, il faut dire que j'avais eu droit au même signe de connivence moins de cinq minutes plus tôt.

Ça faisait maintenant une semaine que ma prof d'histoire m'observait avec son petit sourire en coin ! Une semaine qu'elle s'amusait un peu trop à mon goût avec une histoire très loin de l'Histoire !

Je n'étais pas sans savoir que son attitude ne recélait aucune mauvaise intention.

Toutefois, à la longue, la bienveillance exacerbée qu'elle manifestait à l'égard de son élève en dehors de l'école finissait par agacer. « On ne devrait jamais mélanger vie professionnelle et vie personnelle. » N'étaient-ce pas là les paroles qui avaient si souvent jailli de la bouche de mon historienne préférée ?

Finalement, mon père m'a tiré de la léthargie dans laquelle j'étais en train de tomber pour me ramener au souper que nous préparions :

— Napoléon, tu fixes le vide en tenant tes deux avocats dans les mains depuis vingt minutes. T'attends qu'ils mûrissent, peut-être ? Tu devrais aller t'étendre dehors au soleil. Tu aurais plus de chance. N'oublie pas que c'est l'entrée de ce soir que tu cuisines, pas ton lunch

de l'année prochaine. Ah ! Tu dois avoir une fille dans la tête, toi !

— MAMAN T'A TOUT RACONTÉ ! C'EST ÇA ?

— Non ! Pas du tout ! Mais ta réaction vaut une belle révélation ! Je comprends maintenant pourquoi tu n'osais pas trop brutaliser les avocats : tu savais qu'en les épargnant, ils seraient plus disposés à plaider en ta faveur...

Que je peux être imbécile... parfois ! Vous devinez aisément la suite. Tout le monde s'est bien amusé, sauf moi. J'ai fini par enfiler le dessert — que j'avais attendu en riant très jaune — au plus vite pour me sauver dans ma chambre afin de préserver le peu d'intimité et de dignité qu'il me restait.

Fort heureusement, j'avais congelé de vaisselle ce soir-là ! C'est que j'avais joué au plongeur, il y avait moins de vingt-quatre heures. La veille, juste à la

fin du souper, un mystérieux élan de générosité m'avait poussé à libérer ma famille de la tâche la plus détestée de la maison.

J'avais sans doute eu une prémonition ! C'était rassurant de savoir que mon cerveau pouvait être doté de cette capacité insolite de révéler à ma conscience l'existence future d'effroyables désastres avant qu'ils ne surviennent ! Dommage qu'il ignorait comment les éviter complètement !

Tandis que je fermais la porte de ma chambre derrière moi, j'ai entendu Marie-Antoinette s'emporter. La reine du magasinage, qui avait renouvelé sa garde-robe de fond en comble depuis qu'elle avait foulé le sol du cégep, s'opposait farouchement à rincer la moindre marmite sous prétexte d'être épuisée. Il fallait la comprendre, LA PAUVRE ! Quarante heures dans un centre commercial en six jours, c'était

inhumain ! En plus, elle semblait aux prises avec de graves problèmes :

— Je n'ai même pas encore choisi ce que je porterai demain. Et... j'ai des travaux importants à commencer. JE fréquente le cégep, MOI, maintenant !

Le Québec au grand complet aurait dû éprouver de la compassion pour cette adolescente de dix-sept ans qui se donnait tant de mal dans la vie... Malheureusement pour elle, je sentais que mon frère restait totalement froid à ce lot de « responsabilités » que lui incombait son tout récent statut de cégépienne.

En effet, après un silence résigné, Degaulle changeait son fusil d'épaule. Il refusait de jouer au petit ministre de service. Lui, c'était sa première semaine dans une école secondaire qui lui montait à la tête. Rappelez-vous...

Avoir une carte étudiante, un horaire imprimé, un cadenas à numéros, des cartables de deux pouces, huit professeurs ; apprendre de nouvelles expressions « cool » ; ne plus porter son costume d'éducation physique sous ses vêtements ; ne plus traîner sa clé de la maison autour du cou... Ça nous fait réaliser qu'on est enfin « arrivé » dans la vie !

— Moi, madame la Reine, j'ai été accepté au PROGRAMME D'ÉDUCATION INTERNATIONALE, ce qui sous-entend que je ferai du service communautaire pendant cinq ans parce que je sais, moi, sans que personne n'ait eu à me l'expliquer, que je ne suis pas le centre de l'Univers !

Bien qu'un peu prétentieux, je trouvais qu'il se défendait mieux que notre sœur. D'ailleurs, que sa réplique ait témoigné d'une certaine subtilité était

assez surprenant pour son âge ! Je me suis dit qu'il irait loin, ce petit Degaulle.

C'est finalement l'aînée qui a écopé, non pas d'un, mais de deux soirs de vaisselle. Mon père en a profité pour rappeler qu'il n'y a rien comme les tâches domestiques pour calmer les airs de grandeur. Marie-Antoinette a donc dû se pencher, non pas pour adresser un salut hautain à une foule admirative, mais bien pour arriver à récurer à fond la pile de casseroles dans l'évier. De ma chambre, j'applaudissais en silence les hommes de la maison.

Je ne faisais toutefois pas partie de ce groupe de braves puisqu'en une semaine, il n'y avait eu aucun développement avec Joséphine. La principale raison, à part mon important manque de confiance en moi : l'unique lien qui m'unissait à ELLE était l'Histoire. Inutile de préciser que je me sentais littéralement gelé par l'idée que

ma mère puisse être témoin de mes débuts amoureux.

J'avais bien essayé de la croiser « par hasard » dans un corridor entre deux périodes. Or, pas une seule fois, même de loin, je ne l'avais aperçue. J'ai donc décidé ce soir-là de faire un homme de moi. Que pouvait-il m'arriver de si grave ? Que Joséphine me repousse ? Qu'elle me tourne le dos sans daigner me répondre ? Qu'elle me crache au visage ? Qu'elle me frappe ? Elle ne serait pas allée jusqu'à me tuer quand même ! Alors, je ne courais aucun danger... réel.

C'est dans cet état d'esprit que j'ai fait un pacte avec moi-même. Je me suis juré solennellement que dès le lundi matin suivant, soit à la sortie du prochain cours d'histoire, j'inviterais Joséphine Fontaine à m'accompagner au cinéma. L'anxiété n'aurait pas le dessus ; j'allais me défendre.

13 septembre

Je devrais déjà en être au lundi 15 septembre, à vous raconter le « Oui, je le veux ! » enthousiaste de Joséphine à la suite de mon approche digne des plus grandes scènes d'amour hollywoodiennes pour l'inviter à passer la soirée en ma charmante compagnie.

Or, très tôt, ce matin-là, Mathieu m'a appelé directement, sans même m'envoyer de texto. À sa voix, j'ai cru deviner qu'il avait sérieusement dû penser à composer le 911 avant de me joindre.

— Il faut que je te parle, m'a-t-il annoncé, complètement paniqué.

— Vas-y, je suis fait fort, que je lui ai répliqué en riant pour le calmer.

— Je préférerais que tu viennes chez moi.

— C'est que...

— Je t'en prie !

Puisque Mathieu n'était pas trop du genre à se mettre à genoux devant les autres, j'en ai déduit que la situation devait être vraiment critique. Vingt minutes plus tard, j'étais donc chez lui, toujours enclin à détendre l'atmosphère :

— Être représentant de classe n'est pas assez pour toi ? Tu vas m'offrir de l'argent en échange de mon vote pour ta candidature de président de l'école ? Tu sais que c'est considéré comme un crime grave... À notre âge, on ne risque pas un casier judiciaire, mais tu pourrais écoper de ce qu'on appelle un « dossier d'adolescent » ...

— Arrête, je suis sérieux. Écoute, je n'irai pas par quatre chemins.

— Tu me fais peur. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai passé la soirée avec Laurie hier...

— Laisse-moi deviner. Vous avez regardé un film d'horreur qui t'a terrorisé ?

— Tu peux m'écouter deux minutes sans déconner ?

— Oui !

— Laurie... Eh, en fait... C'est moi qui... mais Laurie m'a dit que... Et là...

— J'ai mal entendu ou tu prétendais il y a à peine une minute que tu n'irais pas par quatre chemins ?

— J'ai demandé à Laurie si elle voulait sortir avec moi, mais elle m'a répondu qu'elle aimait un autre garçon, sans jamais m'avouer qui c'était.

— Attends ! Je rêve ou tu es en train de m'annoncer que tu es amoureux de Laurie ?

— Oui !

— Oui, je rêve ou oui, tu es amoureux de Laurie ?

— Ça faisait des mois que je pensais à lui faire ma déclaration, mais je ne trouvais jamais le bon moment.

— Des mois ?

Cette révélation m'a donné un choc. Tout s'est accéléré dans ma tête. Je me suis dit que ma mère avait peut-être raison... ce qui faisait de moi le rival de mon ami. Or, aussitôt, il m'a semblé évident que j'étais un bien piètre candidat à côté d'un gars tel que Mathieu, qui savait se faire remarquer partout où il passait. Je n'ai donc pas tardé à écarter mon nom comme possibilité.

— Mathieu, toutes les filles sont folles de toi. Laurie ne se sent peut-être pas à la hauteur.

— Napoléon, tu m'idéalises toujours. Laurie est une fille incroyable ; aucune autre ne lui arrive à la cheville.

Elle possède une force morale que je n'ai pas, que peu ont.

— Voyons, tu es le gars le plus populaire de l'école !

— Y paraît, mais y paraît aussi que le cœur a ses raisons que la raison ignore.

— Wow ! On dirait ma mère.

— Écoute, je veux que ça reste entre nous. Ne raconte à personne que Laurie... que Laurie a refusé de sortir avec moi, a-t-il conclu sur un ton suppliant, le regard brouillé de larmes retenues.

— Promis !

— Je lui avais préparé toute une soirée...

Je me suis avancé vers mon ami pour le serrer contre moi. Pour la première fois de ma vie, je sentais Mathieu vulnérable. Et sa fragilité me rapprochait de lui. Le vaillant guerrier que je croyais invariablement vêtu d'une cuirasse dorée se retrouvait tout à coup

désarmé. Puis, les paroles de ma mère me sont revenues à l'esprit aussi violemment qu'un boomerang. Étais-je vraiment le gars qui empêchait Laurie d'en aimer un autre, d'aimer mon ami ? Alors, cela faisait-il de moi un traître ?

— Merci, Nap. Laurie m'a toujours dit qu'on pouvait compter sur toi.

Ouais... qu'on pouvait compter sur moi comme la surface glacée d'un lac au printemps qui menace de céder à tout moment pour nous abandonner dans l'eau gelée !

Paradoxalement, j'avais envie de me confier à mon tour, de lui parler de Joséphine ; or j'ai jugé préférable de me taire. Discourir sur mon fol espoir de conquérir également le cœur d'une fille aurait été de mauvais goût.

On a quand même passé une superbe journée entre gars, de sorte que j'ai fini par ne plus penser ni à Laurie ni à

Joséphine. Et c'est l'esprit léger que je suis retourné chez moi, plus trop certain de savoir qui avait vraiment rassuré qui...

Ce soir-là, libéré de mes peurs, un surprenant sentiment de courage s'est mis à s'emparer de mon être petit à petit avec l'image de plus en plus intense d'une Joséphine peut-être amoureuse de moi. Le risque d'essayer, moi aussi, un échec ne pouvait faire vaciller la flamme qui nourrissait ma vision.

15 septembre

Le lundi matin, je brûlais donc d'impatience d'assister au cours d'histoire pour me retrouver enfin aux côtés de Joséphine. Ma mère, qui ne m'avait jamais vu si empressé d'aller à l'école, m'a taquiné :

— Quel bonheur de voir mon garçon excité à l'idée de découvrir les premiers grands explorateurs !

Comprenant bien à quoi mes pensées étaient réellement occupées, elle m'a ensuite offert d'embarquer en voiture avec elle. Voilà comment je suis arrivé tôt en classe ce matin-là, m'assurant une place de choix pour ne rien manquer de l'entrée de Joséphine !

Ainsi, lorsqu'elle a franchi le seuil de la porte, aucun détail n'a échappé à mon œil de lynx. D'ailleurs, je peux vous

affirmer que cette scène restera gravée à tout jamais dans ma mémoire.

Au-dessus du chandail azur à encolure montante qu'elle portait, Joséphine affichait un visage plus resplendissant que jamais. On aurait dit un ciel tout bleu avec, au centre, le plus enchanteur des soleils d'été. Elle était si magnifique que, malgré la présence de ma mère, j'allais quitter ma chaise pour l'inviter sur-le-champ à cette fameuse soirée de cinéma qui devait unir nos destinées.

C'est alors que Philippe, une fois de plus affublé de son horrible costume de basketball vert lime, s'est amené juste derrière elle. Puis, il a soulevé sa main gauche pour la déposer sans aucune gêne sur l'épaule de mon Impératrice. Cette dernière s'est aussitôt retournée vers lui.

Bien entendu, je m'attendais à ce que ce soit pour lui administrer une gifle

plus mémorable que toutes celles aperçues dans les « meilleures » scènes de film où le personnage féminin se transforme en héroïne vigoureuse et redoutable.

Mais elle n'a jamais levé la main sur ce mufler. Elle s'est plutôt hissée sur la pointe des pieds et... A EMBRASSÉ, DEVANT TOUT LE MONDE, LE MEILLEUR CAPITAINE DE LA MEILLEURE ÉQUIPE AVEC QUI LES PLUS BELLES FILLES DE L'ÉCOLE RÊVENT DE SORTIR.

Pendant un instant... – Que dis-je un instant ? – Pendant une éternité, j'ai cru à la fin du monde, à la fin de MON monde. Impuissant, je suis resté planté là à observer l'armée ennemie envahir mon territoire. J'ai vu le cœur de ma Joséphine se faire enlever sans pouvoir intervenir.

Je me suis aussi vu, dévasté au milieu du champ de bataille, avec mon

empire de rêves romantiques déchu à mes pieds. Il n'y avait aucun doute, j'étais le grand perdant. Il ne me restait qu'à capituler.

Comment se pouvait-il que l'un de mes meilleurs amis se soit retrouvé à jouer le rôle-titre de MON histoire ? Pourquoi le supposé fin stratège Napoléon, que je devais être, était-il relégué à une courte apparition muette dans SA propre autobiographie ? Qui était responsable de cette mauvaise distribution ? Que faisais-je là, dans ce film trop dramatique à mon goût, traité comme le dernier des figurants ?

Un peu plus et j'aurais entendu la voix du réalisateur qui aurait tenté de m'éconduire « poliment » du plateau : « Vous, là-bas, sortez de la lumière et éloignez-vous le plus possible. Oui, c'est ça ! Reculez encore... Parfait ! Et quand vous serez tout au fond du décor, cachez-vous sous un pupitre S.V.P. Je vous laisse

choisir celui que vous voulez. Bon ! Gros plan sur nos deux acteurs principaux maintenant. »

Tandis que Joséphine et Philippe s'enlaçaient de plus belle, j'ai baissé la tête. Puis, j'ai fermé très fort les paupières, comme pour contenir le flot de larmes qui cherchait à se répandre sur mes joues. Ma peine était si forte que mes deux digues, fragiles, menaçaient de céder pour révéler à tous mon imprévisible chagrin d'amour.

Je me refusais toutefois à donner en spectacle mon cœur ravagé, en train de se noyer. Qui aurait compris ma détresse si subite ? On n'éclate pas en sanglots à quinze ans en pleine classe !

Si je m'étais cassé la jambe, peut-être aurais-je eu droit à quelques plaintes ; mais lorsque c'est l'âme qui se fait torturer, on prend sur soi. On ne crie pas. On étouffe sa sensibilité excessive. On

agit en être raisonnable. On se comporte en adulte...

Quand j'ai finalement ouvert les yeux, mon regard a immédiatement croisé celui d'Isabelle D'Amours. L'enseignante en elle avait dû être choquée par cette « manifestation amoureuse inacceptable » comme mentionné dans le code de vie de l'école ; mais la mère qu'elle était avait surtout dû appréhender la peine que cela allait me causer.

J'ai pu lire dans l'expression de ma mère une si grande compassion à mon égard que j'ai failli aller la rejoindre pour profiter du réconfort de ses deux bras toujours prêts à m'étreindre. J'aurais voulu n'avoir que cinq ans pour me donner le droit d'être déraisonnable, pour goûter non pas à l'amour confus des adultes, mais à l'amour inconditionnel des parents.

C'est à ce moment-là que la cloche a sonné, que tout le monde est allé s'asseoir et que le cours a commencé. Pendant soixante-quinze minutes, des faits palpitants, de bonnes blagues fantaisistes et des anecdotes plus saugrenues les unes que les autres sont sortis à profusion de la bouche d'une historienne passionnée et visiblement, mais discrètement, concernée par le chagrin de son fils.

J'étais touché de sentir à quel point ma mère était toujours là pour moi. Et si ma conscience n'était pas tombée sous le joug de la souffrance, j'aurais été fier de constater avec quel brio ma mère parvenait à conquérir la classe au grand complet. En guise de réponse régnait un silence absolu qui ne s'interrompait que pour laisser monter des éclats de rire quasi déchaînés.

Définitivement, Isabelle D'Amours n'enseignait pas l'Histoire, elle la

racontait. Elle la faisait revivre, réussissant ainsi à l'injecter à grandes doses autant dans le cerveau que dans le cœur des jeunes. Tous, à part moi, étaient littéralement suspendus aux lèvres de notre professeur. Moi, c'est que je n'arrivais pas à décrocher de celles de Joséphine.

Je me sentais pitoyable, comme le dernier gars de l'école avec qui une fille rêvait de sortir. J'aurais voulu en finir... avec le cours sur lequel il était impossible de me concentrer, avec cette journée médiocre, avec cet amour « ridicule » que je ne pouvais m'empêcher d'éprouver pour Joséphine, avec ma longue amitié pour Philippe, avec ma peine trop violente, – mais pas encore avec ma vie, car sinon, je ne serais pas là à me confier à vous aujourd'hui.

Ce midi-là, je me suis isolé pour manger. La situation me plongeait dans une confusion insoutenable. D'une part,

je n'avais pas la force de sourire en serrant la main de la « nouvelle blonde » de Philippe. D'autre part, je culpabilisais d'être si mesquin à l'égard de ce dernier qui s'était toujours montré incapable de la moindre mauvaise intention. Est-ce que mon infortune personnelle justifiait mon refus de m'enthousiasmer pour le bonheur d'autrui ? Ce jour-là, oui !

Il me fallait réfléchir seul, soigner ma blessure en silence, accepter que la réalité soit tout autre que celle espérée. Ce n'était pas chose facile : avoir le courage de tourner la page. Une page trop noire de mon histoire !

Les semaines suivantes, comme une pauvre âme en peine, j'ai passé chacun de mes temps libres à la bibliothèque de l'école, à la maison ou chez Mathieu, qui semblait reprendre du mieux beaucoup plus aisément que moi.

Bien entendu, en présence de mon ami, je m'employais à balayer discrètement le sujet de Laurie sous le tapis. Curieusement, ma façon de nettoyer nos problèmes amoureux faisait bien l'affaire de Mathieu, qui préférait se changer les idées pour surmonter sa tristesse plutôt que de revenir sur la cause de celle-ci.

Bref, ce ménage superficiel de gars nous convenait à tous les deux. En parallèle, j'évitais précautionneusement tout contact avec ma meilleure amie, question de ne pas soulever la poussière qui risquait de me retomber dessus.

Toutefois, lorsque je me retrouvais seul, le besoin de comprendre me rattrapait et faisait grimper en flèche mon sentiment d'anxiété. Ainsi, j'ai d'abord longuement navigué sur le Net, mais tout ce que j'y dégotais sur ce que pouvait vraiment être l'amour me semblait insatisfaisant. Je ne voulais pas effleurer

la question, je voulais l'étudier sérieusement.

Alors, je me suis mis à errer entre les rayons de la bibliothèque à la recherche d'ouvrages consistants qui m'apaiseraient. J'ai ratissé large, parcourant tous les guides de psychologie populaire traitant un tant soit peu de ce sentiment envoyé au banc des accusés. En tout cas, j'étais loin d'être le premier à m'intéresser au sujet... et à en être victime. La manne que j'ai découverte, vous ne pouvez même pas imaginer !

Pourtant, il n'y avait pratiquement rien sur les adolescents au cœur en miettes ! Nous étions des laissés pour compte ! Comme si les peines d'amour étaient réservées aux adultes. Étrangement, un nombre impressionnant de livres se penchaient sur la sexualité des jeunes. Le sexe, lui, semblait tout à fait acceptable, voire souhaitable. C'était à se demander si aimer était finalement

considéré comme tabou chez les moins de dix-huit ans...

17 octobre

Ce vendredi-là, j'errais encore à la bibliothèque où j'étais sur le point d'élire domicile. Avec la pluie qui tombait à torrents, j'entrevois une fin de semaine des plus « excitante ».

En vérité, je me sentais complètement abattu par les réponses que je n'avais pas trouvées et par celles que je n'avais plus envie de chercher. Je m'apprêtais ainsi à me lancer dans un devoir d'enrichissement de sciences physiques tout à fait facultatif, que personne ne ferait évidemment. C'est dire où j'en étais rendu !

Cela faisait un mois que je longeais les corridors le jour pour ne pas croiser Laurie ou mes amis, que j'imaginai tous très heureux. Un mois que je m'isolais dans ma chambre ou chez Mathieu les

fins de semaine, sans regarder mes textos. Un mois que je montais sur mes grands chevaux au souper, à la moindre plaisanterie qu'osaient prononcer ma sœur et mon frère sur ma relation (ou plutôt sur mon absence de relation) avec Joséphine. Un mois que j'étais devenu aussi acariâtre que ces professeurs qui détestent l'école, les élèves et, surtout, le bonheur.

Bref, il était temps de confronter mon air bête avant qu'il ne laisse des marques indélébiles sur mon visage. Car c'est comme ça, très jeune, sans trop sans rendre compte, qu'on commence à se métamorphoser en vieux moche.

C'est dans cette condition pitoyable que je me trouvais lorsque j'ai aperçu Laurie. Elle a d'abord salué gentiment les bibliothécaires reconnues pour constituer l'équipe la plus sympathique de l'école, ce que j'ai eu la chance de vérifier personnellement. En effet, tous ces midis

passés près d'elles en avaient fait, malgré moi, des complices.

Déjà, un élève qui s'improvise rat de bibliothèque du jour au lendemain, c'est inquiétant. Si en plus il se met à ne s'intéresser qu'à un seul sujet et que ce sujet est l'amour, là, ça devient très inquiétant. Bien qu'elles soient toujours restées discrètes sur la cause évidente de mon lamentable état psychologique, j'ai pu sentir et apprécier leur compassion à travers leur assistance dans mes recherches.

Puis, Laurie s'est approchée de moi. Sur le coup, je me suis dit, ça y est, elle va m'achever. Elle me lancera que je ne suis qu'un pauvre type, que non seulement elle n'avait jamais, mais au grand jamais, voulu être ma blonde, mais que c'était par pitié qu'elle avait été mon amie jusque-là.

Or, quand j'ai découvert l'air décidé, mais bienveillant, qu'elle affichait, j'ai tout de suite compris qu'elle était venue en tant que meilleure amie, tout simplement pour me sauver. Après s'être assise directement devant moi, elle m'a regardé droit dans les yeux et m'a balancé :

— Tu n'en as pas assez de fuir tout le monde dans l'école avec ta mine ÉPOUVANTABLE ? Tu fais peur à voir... En tout cas, ta face de mort-vivant m'aura au moins inspiré une bonne idée : je t'amène dans quelques heures au cinéma. Tu vas assister au plus mauvais film d'horreur de ta vie. Je pense qu'on ne sera pas déçu, surtout que ça fait des lustres qu'on ne s'en est pas tapé un. Et si notre concours du pire film du genre tient toujours, j'aurai droit à notre affreux trophée qu'on a fabriqué l'année dernière et qui est présentement chez toi. Évidemment, je ne te demande pas si tu

as envie de m'accompagner puisque tu n'es pas en état de décider quoi que ce soit. Je passe donc te prendre chez toi ce soir à 20 h 30. C'est mon père qui viendra nous conduire. Tu es mieux d'être prêt, tu sais qu'il déteste attendre autant que moi. En passant, je te paie l'entrée, le popcorn à volonté et même une crème glacée après si tu as encore faim. À ce soir, Nap ! Et merci de ne pas m'avoir interrompue !

Effectivement, elle était partie sans que je puisse placer le moindre mot. Ça, c'était du Laurie tout craché. Bien que discrète en société, parce que ce besoin urgent qu'éprouvent la plupart des gens de tout rapporter à eux ne l'habitait pas, elle n'hésitait jamais à prendre position lorsqu'elle jugeait qu'une situation l'exigeait. Visiblement, ma face d'enterrement nécessitait une intervention bien vitaminée.

Sa détermination hors du commun, qu'elle ne m'avait pas servie depuis trop

longtemps, m'a fait sourire. C'était bon pour la peau de mon visage, qui se décrispait enfin un peu, et pour mon moral, qui était rendu dans les trente sous zéro.

Laurie avait vu juste une fois de plus. Cette « proposition », à laquelle je n'avais vraisemblablement pas le choix d'adhérer, me réjouissait. Surtout, son amitié réconfortante se ramenait précisément au bon moment. La seule idée de passer la soirée avec cette fille qui ne se laissait jamais abattre me redonnait tout à coup confiance en la vie...

Mathieu avait raison, il y avait en Laurie une force tranquille qu'on ne pouvait qu'admirer. Laurie parlait rarement de ce qu'elle accomplissait. Elle agissait simplement en accord avec ses valeurs, sans tambour ni trompette. Par exemple, elle avait accompagné jusqu'à la toute fin son petit frère atteint de

leucémie, alors qu'il n'avait que de dix ans.

Je me souviens qu'au cours des derniers mois précédant le décès de Félix, Laurie se rendait avec ses parents à l'hôpital Ste-Justine chaque soir. Elle avait déplacé ses séances d'entraînement de gymnastique très tôt le matin et continuait à être des plus assidue à l'école. Jamais ses résultats académiques ne s'en étaient ressentis ni ses amitiés pour lesquelles elle prenait plaisir à « voler » quelques heures par semaine.

Un jour, lorsque j'ai confié à Laurie que je trouvais remarquables tous les efforts qu'elle déployait pour son frère, elle s'est contentée de me rétorquer doucement : « Napoléon, le mot effort n'existe pas en amour. Félix n'est pas un pauvre petit malade de qui je prends soin pour gagner mon ciel ; c'est mon frère, un être humain exceptionnel que j'adore.

Contrairement à ce que tu t'imagines, tout ce temps passé avec lui m'énergise. »

Ses paroles m'ont marqué. J'y repense encore souvent. C'est qu'elles témoignaient d'une force qui semblait tellement aller de soi chez elle. Pourtant, il ne s'agissait pas d'un optimisme aveugle selon lequel le monde serait parfait et mériterait qu'on s'accroche au visage un large sourire stupide jour après jour.

Non ! La force de Laurie était tout autre. Elle résidait dans sa capacité à affronter la réalité telle qu'elle se présentait : parfois clémente, parfois sans merci. Ainsi, grâce à mon amie aux côtés de laquelle « j'ai grandi », je sais qu'être fort, c'est aussi se permettre d'être faible lorsque les événements nous dépassent. C'est apprendre à composer avec ce qui nous arrive en gardant espoir.

« La mort s'apprivoise lentement. Il faut être patient avec elle et avec la peine qu'elle nous cause. Je crois que c'est la seule façon de faire le deuil de quelqu'un qu'on aimait profondément et de continuer à apprécier la vie », m'a-t-elle encore révélé cette même année, le jour des funérailles de ma grand-mère, après avoir éclaté en sanglots avec moi devant son cercueil.

Mais il n'y avait pas que la mort, tout devenait matière à philosopher dans le sage esprit de Laurie : la vie, la famille, l'amitié, le sport, la santé, l'environnement, la politique, les arts, l'école... Tout, sauf peut-être l'amour ! Celle qui regardait toujours la vérité en face ne craignait qu'une chose : ce sentiment si incontrôlable qu'est l'amour... Ce sentiment dont parlait ma mère... Celui qu'elle éprouvait à mon égard ?

Plus j'y songeais, plus j'étais décontenancé que Laurie n'ait jamais tenté d'aborder le sujet de Joséphine, qu'elle savait être la cause de mon chagrin, ni celui de Mathieu, à qui elle avait brisé le cœur. Je me demandais donc...

Attendait-elle que ce soit moi qui ouvre la discussion ? Espérait-elle que je lui annonce officiellement que je n'étais plus amoureux de Joséphine ou, encore mieux, que je ne l'avais jamais vraiment été parce qu'elle était là, elle, Laurie ?

Finalement, on est allé visionner notre « fameux » film d'horreur, ce qui m'a coûté : 1. l'atroce trophée empoussiéré, déniché sous mon lit après plusieurs heures de recherche et 2. le semblant de stabilité émotionnelle que je venais tout juste de recouvrer.

Vers la fin du film, Laurie a posé sa main sur la mienne et s'est penchée vers

moi. Je me suis approché à mon tour, avec tout le sérieux dont je suis capable. Moi aussi, j'étais prêt à m'adonner à un autre de nos combats de *critiques-filmiques-humoristiques*. J'avais déjà en réserve quelques commentaires hilarants à émettre sur la plus mauvaise histoire de zombies. « Embrasse-moi ! » a été l'unique phrase de Laurie.

Une fois l'étonnement passé, j'ai répondu aux avances de mon amie sans trop réfléchir. Nul besoin de vous expliquer que les quinze dernières minutes du film, on ne les a ni regardées ni entendues.

La délicieuse bouche de Laurie captait tout mon intérêt. Seul cet instant comptait. Notre longue amitié que je mettais en jeu m'indifférait, tout comme l'impact qu'aurait ce rapprochement à court ou à moyen terme.

Puis, le dénouement s'est précipité à cause de son père qui avait eu la « délicate attention » de nous surprendre à la sortie du cinéma pour nous épargner un taxi. Juste avant que l'on monte dans la voiture, Laurie s'est tournée vers moi et m'a lancé : « On sort ensemble maintenant ? »

Parce que le moment ne pouvait être plus mal choisi pour engager une conversation et que, par-dessus tout, j'étais complètement terrorisé à la pensée de blesser Laurie, j'ai répondu tout simplement : « Ben... Oui ! »

19 octobre

C'était le dimanche suivant le vendredi du « fameux » baiser. À ma tristesse était venue se superposer une énorme confusion. Voilà pourquoi je n'osais pas communiquer avec Laurie ni avec Mathieu, d'ailleurs ! Je m'accordais jusqu'au lundi matin pour réfléchir et pour – vous allez peut-être rire – demander conseil à ma mère.

Laurie embrassait bien, très bien, même. Cette donnée importante devait donc être sérieusement considérée avant que je ne prenne une décision définitive. Mais encore me fallait-il savoir si je désirais m'engager dans une relation amoureuse avec ma meilleure amie. On ne peut quand même pas seulement

s'embrasser à longueur de journée !
Quoique...

« Le doute est une réponse en soi. »
Curieusement, c'est cette phrase, que Laurie se plaisait à répéter comme une vérité absolue, qui a nourri la majeure partie de mon introspection. Et ce qui a finalement clos mon débat intérieur, c'est le long entretien avec ma mère avant d'aller me coucher.

Après m'avoir écouté patiemment, elle a posé sa main sur mon bras. Une sorte de code qu'elle avait développé avec les années pour me calmer, quand elle sentait mes pensées s'emballer ! Ensuite, elle s'est contentée de répliquer : « On ne force pas l'amour, Napoléon. »

Ma mère ne m'avait peut-être pas révélé le secret de la recette de l'amour, mais j'estimais avoir la mainmise sur l'un des ingrédients les plus importants. Et ce soir-là, je n'ai ouvert aucun livre. J'ai

préfééré laisser mon cerveau, trop souvent à la tête de mes décisions, en dehors de cette histoire de cœur.

Mes sentiments parlaient, j'allais enfin leur donner raison. Ma sœur aussi, qui avait eu la « délicatesse » de se cacher pour entendre la conversation avec ma mère, parlait... Elle m'attendait d'ailleurs devant la salle de bain, entre nos deux chambres. Avant que j'aie me mettre au lit pour dormir, elle m'a nargué sur un ton tout à fait détestable :

— Le petit garçon à sa maman a besoin de conseils... Je savais que tu étais à mille lieues de devenir adulte, mais j'ignorais qu'il te restait autant de chemin à parcourir avant d'avoir droit au titre d'adolescent. Fort heureusement, tu n'as pas à t'inquiéter. J'adore les enfants. En tout cas, quand maman sera fatiguée de te prendre en charge, viens me voir, je me ferai un plaisir de t'accompagner dans ce monde beaucoup trop grand pour toi.

— Ça va, je me suis toujours très bien passé de toi jusqu'à maintenant. D'ailleurs, quand tu n'es pas là, un certain sentiment de bonheur a tendance à m'envahir et à persister. Habituellement, seule l'anticipation de ton retour à la maison a raison de cette paix inestimable. Pour être clair : plus tu es loin, mieux je me porte.

— Ça tombe bien ; demain, c'est lundi. Alors, je passerai ma journée à l'école, ce genre de « vraies écoles » devant lesquelles les autobus jaunes ne s'arrêtent pas. J'irai donc à vélo.

— Ne te sens surtout pas obligée de revenir.

— Que tu es méchant ! Je t'offre généreusement de te faire profiter de ma sagesse et voilà comment tu me remercies ! Tu mériterais de ne plus jamais me revoir.

— Si tu pouvais exaucer mon souhait le plus cher aussi facilement, je t'en serais très reconnaissant... Merci à l'avance et adieu !

20 octobre

Ce lundi matin là est arrivé beaucoup trop vite. Albert Einstein aurait parlé de relativité du temps qui nous échappait ; moi, je sentais plutôt la fatalité de mes actes qui me rattrapait...

Je devais faire face à toutes ces peurs qui m'avaient poussé à dire « oui » à Laurie le vendredi précédent : la peur de la décevoir, la peur de la mettre en colère, la peur de l'attrister, la peur de la perdre, la peur de me tromper, la peur de brûler ma dernière chance d'avoir une blonde et... la peur de ne plus jamais embrasser une bouche aussi exquise.

J'avais évité Laurie pour la première période puisque nous ne partagions pas la même classe de français ; mais là, il me fallait l'affronter. Il ne restait que cinq minutes avant le début de notre cours de

mathématiques. Toujours dans le corridor, je me suis adossé nonchalamment contre les casiers pour me convaincre que j'étais détendu. En vérité, j'étais terrorisé. Le temps me semblait tout à coup interminable.

J'ai finalement aperçu Laurie. Elle s'est approchée, manifestement inquiète. Plus attentif que jamais, je l'ai observée. J'ai essayé de voir Laurie... autrement. Et je n'ai réussi à voir encore... que ma meilleure amie. D'ailleurs, à cette minute précise, j'ai su que je ne verrais jamais rien d'autre, en Laurie, que ma meilleure amie.

Elle était maintenant tout près. Son regard fouillait le sol, comme lorsqu'il cherchait à cacher sa peine. Or, cette fois-là, la tristesse que je devinais dépassait toutes celles que Laurie avait pu me partager au cours de nos longues années d'amitié, car j'en étais la cause. Et, tout à

coup, je me suis senti profondément honteux.

Quel égoïste je faisais ! Comment avais-je pu, depuis plus de deux jours, abandonner mon amie au cœur de cette horrible tempête que ma confusion avait créée ? J'entendais de très grandes rafales souffler. Elles étaient dévastatrices. Elles arrachaient des années de complicité. Le cœur de Laurie serait-il balayé, pulvérisé par ma faute ?

Il était inacceptable que je ne l'aie pas rappelée pour m'expliquer. Il n'était peut-être pas trop tard... À peine avais-je eu le temps de tenter une justification que Philippe, surgi de je ne sais où, a doublé Laurie pour s'adresser à moi.

— Allo, Nap ! Je crois que tu préfères être seul ces temps-ci ou alors c'est notre gang qui ne t'intéresse plus, mais j'ai vraiment besoin de ton avis. Tu m'as tellement toujours donné de bons

conseils. Je te laisserai tranquille après.
Promis !

— C'est que...

— Écoute, c'est urgent ! C'est à propos de Joséphine.

— De Joséphine ?

— Oui ! J'ai beau la trouver parfaite, je ne me sens pas amoureux. Je ne veux plus sortir avec elle, mais je ne trouve pas comment lui dire.

— Tu ne veux plus sortir avec Joséphine ? Si tu savais à quel point je suis content... Euh... content de... pouvoir t'aider.

Il était clair que mon enthousiasme était déplacé. Après tout, ne s'agissait-il pas d'une mauvaise nouvelle ? C'est que, pour moi, c'en était une excellente. C'était comme si le destin me donnait une deuxième chance. Je me sentais partagé entre ce nouvel élan d'espoir qui me

gonflait le cœur et la culpabilité que cette joie faisait peser sur ma conscience.

Laurie, qui avait pu lire dans mes pensées, m'a jeté un regard de détresse avant de s'éloigner promptement pour s'engouffrer dans la classe. Quant à Philippe, qui ne savait rien à propos de ce que Laurie éprouvait pour moi et encore moins de ce que j'aspirais à vivre avec Joséphine, il est resté là et a continué.

— En fait, ce qui m'arrête, c'est que j'ai peur de faire de la peine à Joséphine...

J'ai presque eu envie de rassurer Philippe en lui promettant que je me chargerais de la consoler personnellement. Je me suis plutôt ressaisi en ne trouvant rien de mieux à répliquer que :

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Elle va finir par s'en remettre...

Oui, j'espérais qu'elle allait finir par s'en remettre... à moi !

— Napoléon D'Amours St-Amant ?

— Oui ? C'est moi !

Malheureusement, ma rêverie, qui s'annonçait longue et des plus savoureuses, s'est vue brusquement interrompue par le directeur qui arrivait comme un cheveu sur la soupe. En fait, sans vouloir être déplacé, il serait plus juste de dire « comme une touffe de cheveux ». Car, force est d'avouer que monsieur Petit ne portait pas vraiment bien son nom...

Par conséquent, nul besoin de préciser que c'était tout un choc de passer de l'image de Joséphine à celle du directeur. Se sentant tout à coup de trop, Philippe s'est éloigné en me donnant rendez-vous pour dîner.

Mais qu'est-ce que le directeur pouvait bien me vouloir ? Son air sérieux

m'inquiétait. Je l'ai suivi sagement jusqu'à son bureau. Après m'avoir invité à entrer, il m'a prié de m'asseoir et a commencé :

— C'est ta mère, Napoléon... Elle ne s'est pas présentée à l'école aujourd'hui parce que...

— Si elle a décidé de sécher ses cours, je ne peux rien pour vous, lui ai-je rétorqué, question de détendre un peu l'atmosphère.

— Napoléon, c'est que... ta mère est à l'hôpital.

— À l'hôpital ?

— Oui, je suis désolé. Elle m'a demandé de t'en informer. Ta sœur a eu un accident. C'est assez grave... Ton père va venir te chercher.

21 octobre

Il était 3 h 35. Moins de 24 heures s'étaient écoulées depuis ma rencontre avec le directeur. Pourtant, les événements s'étaient bousculés. J'étais seul à la maison avec mon frère, qui devait dormir. J'avais beau fermer les yeux de toutes mes forces, l'image de Marie-Antoinette branchée de toutes parts, avec mes parents défaits à son chevet, refusait de se soustraire à ma vue.

Un chauffard avait heurté de plein fouet ma sœur. C'était arrivé juste après que j'aie osé dire à Marie-Antoinette espérer ne plus jamais la revoir. Je me sentais responsable de l'accident. Mes paroles lui avaient-elles jeté un mauvais sort ? Cette question me hantait. J'avais l'impression d'être à l'origine de ce

malheur qui s'était abattu sur notre famille.

Et si ma sœur mourait ? Et si elle survivait, privée de ses facultés mentales pour le reste de sa vie ? Pour rire, j'ai prétendu plus tôt que « Marie-Antoinette était revenue dans cette vie-ci comme elle avait quitté la précédente : sans tête ». En fait, il n'en était rien ; car pour être aussi détestable, il lui avait justement fallu une bonne tête sur les épaules, une bonne tête de cochon que j'appréciais malgré tout.

Les médecins avaient bien tenté de calmer nos inquiétudes en nous affirmant que les fonctions vitales de Marie-Antoinette étaient assurées par des moyens artificiels dans une faible proportion, – je préférerais ne pas savoir ce que signifiait « dans une importante proportion ». Mais il restait que c'était tête première, sans casque, qu'elle avait vu son envolée s'interrompre brusquement.

Pour ses nombreuses fractures, il n'y avait rien à craindre ; c'était pour ses facultés intellectuelles qu'on se préoccupait. Car on pouvait difficilement mesurer l'ampleur du traumatisme crânien qu'elle avait subi tant qu'elle demeurait inconsciente. Pourtant, le cerveau ne semblait pas endommagé. « Aucune marque de lésion apparente », avaient voulu nous reconforter les spécialistes.

Or, l'état de son vélo, que mon père n'avait pu s'empêcher de rapporter à la maison, était de très mauvais augure. Quoi qu'il en soit, tous s'entendaient pour affirmer que c'était lorsqu'elle émergerait de son sommeil profond qu'il serait possible de se prononcer... à condition qu'elle en émerge. Il fallait s'armer de patience. C'était une question de jours, de semaines, de mois... voire d'années. On l'ignorait.

En tout cas, si Marie-Antoinette s'était occupée de moi bébé, mon tour était venu de lui rendre la pareille. Combien de fois mes parents m'avaient raconté comment, lorsqu'elle était enfant, Marie-Antoinette m'avait traité aux petits soins ! Ma mère m'avait souvent répété aussi à quel point ma grande sœur avait attendu ma naissance avec excitation.

Oui, j'avais déjà été le cadeau inscrit au premier rang de sa liste envoyée au père Noël. J'avoue que mon nom avait complètement disparu du palmarès plus tard ; mais je voulais bien passer l'éponge sur ce manque flagrant de jugement.

Mon étourdie de sœur ne méritait pas ce triste destin. Mais qu'est-ce que je suis en train de laisser entendre ? Il est clair que personne ne mérite le malheur, ce mauvais sort funeste qui renverse ce que bon lui semble au gré de ses fantaisies dans un ordre tout à fait aléatoire.

Et dire que quand ça nous arrive, comme de pauvres imbéciles, on perd notre temps à nous torturer en cherchant à comprendre pourquoi il nous tombe dessus. Il n'existe aucune explication. Le malheur se plaît à entretenir cette détestable habitude qu'il a de se présenter sans avoir été invité pour le simple plaisir de détruire notre petit monde fragile, que l'on a mis des années à bâtir.

Toutefois, ce qu'il ne faut pas oublier avec lui, c'est qu'il n'est pas aussi résistant qu'on le croit. Il suffit de se tenir bien droit dans l'embrasure de notre porte qu'il a défoncée pour entrer, et ce, sans jamais baisser ni la tête ni le regard. Tôt ou tard, épuisé, il finit par tourner le dos à notre détermination pour rebrousser chemin...

23 janvier

Pourtant, trois mois plus tard, le malheur était toujours là... plus tenace que prévu.

Ma mère complétait une autre longueur de piscine dans le couloir adjacent au mien. À vive allure, son corps glissait à la surface de l'eau comme s'il disputait une épreuve olympique. Jamais je n'avais vu Isabelle D'Amours nager aussi intensément.

C'est qu'elle essayait de noyer la redoutable adversaire qu'était devenue sa peine. Qui aurait pu la suivre ? En tout cas, moi, je me sentais dépassé par la détresse psychologique que ce crawl effréné tentait de vaincre.

Les pieds bien à plat au fond de la piscine, avec l'odeur familière du chlore pour unique alliée, j'observais ma mère.

Si elle croyait que ce moment d'intimité auquel elle m'avait convié était réussi, elle se trompait royalement. Rendue l'ombre d'elle-même, elle ne me voyait plus.

À vrai dire, tout comme mon père, elle ne voyait plus rien ni personne. Je me retenais pour ne pas alerter le sauveteur. En plongeant, serait-il arrivé, lui, à extirper ma mère de l'eau à temps pour rescaper son cœur d'un naufrage imminent ?

Depuis trois mois, mes parents se relayaient sans relâche au chevet de Marie-Antoinette. Ils ne voulaient surtout pas manquer ce fameux réveil dont tout le monde parlait, mais qui se refusait à toute manifestation, si discrète soit-elle. Voilà comment « Réveil », aux allures de plus en plus légendaires, était devenu une étrange entité, à la fois visiblement désirée et secrètement redoutée !

Ainsi, peu importait où ma mère se trouvait, sa pensée restait accrochée à ce lit d'hôpital... Par conséquent, même en nageant à fond de train, Isabelle D'Amours était condamnée à faire du surplace.

Je me disais que, dans de telles circonstances, je me serais avéré le pire des égoïstes de revendiquer plus d'attention de ma mère, ne serait-ce que pour une heure. Car, le sort de Marie-Antoinette, qui oscillait entre deux eaux troubles, n'avait rien à voir avec le liquide limpide et aseptisé de cette piscine dans laquelle je pouvais me mouvoir librement.

Néanmoins, les enfants les mieux portants n'ont-ils pas besoin d'amour, eux aussi ? Parce que, malgré mes quinze ans, j'avais encore grand faim du regard de mes parents. Et je ne parle pas de gourmandise, mais bien de ce creux viscéral qui empêche d'exister

calmement, en silence, s'il n'est pas comblé. Impossible de se soustraire à son cœur lorsqu'il crie famine !

Je me sentais si seul, or je retenais de toutes mes forces l'appel à l'aide qui criait au fond de moi. Je redoutais ma propre détresse. J'attendais qu'elle se taise avant d'en parler à qui que ce soit, même à Laurie qui aurait pourtant sans doute compris...

J'étais sur le point de craquer. Cette nouvelle routine à laquelle Degaulle et moi étions contraints me brisait... On m'avait parachuté dans le rôle de père, et même dans celui de mère, alors que je peinais à assumer mon rôle d'ado. Pour tout dire, je me sentais comme un enfant abandonné.

C'est à ce moment-là que j'ai vu apparaître... Joséphine. Au début, j'ai cru rêver. Mais vite, j'ai réalisé que je faisais plutôt un cauchemar les yeux grands

ouverts ! Je ne pouvais quand même pas sortir de la piscine affublé de mon effroyable Speedo rouge devant *elle*.

Tandis que, désespéré, je cherchais une solution, elle s'est avancée vers moi en lançant avec un naturel déconcertant :

— Napoléon ! C'est moi, Joséphine.

Comment pouvait-elle s'imaginer que je ne l'avais pas reconnue ?

— Eh... Ah ! Joséphine ! Je ne t'avais pas reconnue.

Que je pouvais être bête à cette époque ! Elle est entrée dans l'eau, juste à mes côtés, a posé sa main sur mon épaule et m'a proposé sans détour :

— Napoléon, ce qui arrive à ta sœur me touche beaucoup... Si tu as besoin de quelqu'un pour t'écouter, on pourrait aller prendre un café ensemble.

Moi qui n'avais jamais avalé une tasse de cette repoussante boisson

opaque, j'ai répliqué avec un empressement quelque peu démesuré :

— Oui ! Quand ?

Définitivement, quand je n'avais pas l'air complètement stupide, je ne faisais preuve d'aucune subtilité. Comme séducteur, je n'avais pas le moindre talent.

— Demain, c'est samedi. Es-tu libre ? m'a-t-elle rétorqué spontanément.

Si j'étais libre... Elle avait de l'humour, cette Joséphine. Je ne faisais peut-être pas partie de la catégorie des plus grands tombeurs, mais je savais au moins saisir la chance lorsqu'elle me souriait... et touchait mon épaule... nue.

24 janvier

C'est ainsi que, dès le lendemain, je me suis retrouvé devant Joséphine et un café que je n'ai jamais bu. À l'extérieur, une avalanche d'étoiles de givre virevoltait dans le ciel pour célébrer l'hiver. La magie était au rendez-vous et Joséphine, magnifique. J'aurais pu l'admirer sans prononcer le moindre mot pendant des heures. Son visage à lui seul aurait réussi à me réconcilier avec la vie.

Ses yeux étaient d'un bleu presque transparent où il faisait bon se perdre. J'y voyais : d'énormes vagues capables d'emporter les plus grands chagrins du monde ; d'interminables récifs de corail où les êtres les plus fragiles pouvaient se protéger des pires prédateurs ; des bancs de dauphins qui bondissaient sans se soucier des tempêtes à venir... Il y avait

tout cela dans les yeux de Joséphine et plus encore. J'aurais voulu ne jamais en trouver la porte de sortie.

Malheureusement, la conscience de ma propre existence venait à tout bout de champ rompre le charme. Je me jugeais plus minable qu'un pauvre bourgeon osant se pointer avant l'arrivée du printemps. Tout mon corps n'était qu'une excroissance vert pâle se balançant dans le vide au bout d'une branche couverte de frimas.

Je tremblais au fond de moi. Je m'inquiétais de ne pas être à la hauteur de ce monde majestueux qui habitait Joséphine, m'estimant bien petit à côté de la grandeur des trésors que recélait le regard de cette fille.

Malgré tout, on s'est mis à parler. Étrangement, on repoussait le sujet tragique qui m'avait mérité cet entretien.

Sûrement par pudeur, Joséphine attendait que ce soit moi qui brise la glace.

Il est vrai que la fatalité qui clouait ma sœur au lit invitait à une certaine retenue, car cette même fatalité rappelait la fragilité de notre condition humaine. De telle sorte que l'on se sentait à la fois soulagé et coupable d'être soulagé de ne pas avoir été l'élu du cruel destin qui avait frappé ma sœur.

Puis, parce qu'il fallait bien passer à l'acte tôt ou tard, j'ai saisi à deux mains la hache invisible entre nos tasses de café. Grâce à l'objet imaginaire, j'ai fendu à grands coups la banquise qui flottait à la dérive à l'intérieur de mon cœur gelé. Le banc de glace a volé en éclats. Un déluge de confidences s'en est suivi. La plus importante a été celle concernant ces paroles maudites, sans doute responsables de l'accident de vélo.

À cause de mon flot de propos sombres, les yeux de Joséphine se sont embrouillés peu à peu. À ce moment-là, j'ai senti une peur m'envahir... La peur de n'être qu'un propagateur de tristesse, la peur de m'être trop livré, la peur de n'inspirer que désolation... Pour toutes ces raisons, qui n'en formaient en vérité qu'une seule : la peur, je me suis tu.

Puis s'est installé un silence plus éloquent que toutes les discussions que j'avais pu avoir au cours de ma brève vie. Sans l'encombrement des mots qui cherchent à tout expliquer, nos regards baignés de larmes ont plongé l'un dans l'autre.

Alors, tout ce que nous étions au plus profond de nous-mêmes a pu exister : des courants d'eaux cristallines et d'autres très opaques se croisaient sans se questionner. Nos mondes intérieurs s'apprivoisaient sans crainte. Voilà comment je suis arrivé à rencontrer

Joséphine complètement, à la fois dans ce qu'elle portait de plus simple et de plus complexe !

Aucune envie de la séduire ne me traversait l'esprit ! Bon, je dois avouer que si, un peu, quand même... Mais je me sentais principalement animé par le désir de savoir qui elle était vraiment ! C'est ce qui m'a finalement poussé à rompre le silence. Allait-elle me révéler le secret de cette cicatrice qui cisailait sa main gauche comme je l'en priais ?

À son tour, elle a laissé ses digues céder pour me livrer avec une authenticité déconcertante l'histoire de cet éclair qui avait déchiré son ciel en deux...

Elle m'a d'abord raconté un bonheur lointain : son grand-père avec qui elle avait passé beaucoup de temps, enfant ; sa fascination pour cet ébéniste talentueux ; la quantité impressionnante de jouets en bois créés

que pour elle ; la scie électrique qu'elle avait voulu maîtriser aussi bien que lui tandis qu'il s'était assoupi...

Elle m'a ensuite confié le dénouement beaucoup moins heureux : ses cris qui avaient brusquement tiré du sommeil son grand-père ; le sang rouge partout à ses pieds de petite fille ; le noir complet pour le remplacer ; le réveil à l'hôpital avec une douleur atroce...

Elle a finalement conclu avec des mots qui témoignaient d'une grande résilience : la douleur qui persistait encore par moments, mais son pouce qu'on avait sauvé et sa main qui répondait miraculeusement à son besoin le plus fort, celui de dessiner... Il y avait de la beauté dans sa façon de considérer cette horreur qu'elle avait dû traverser.

Puis, parce que tous les sujets graves avaient été épuisés, de plus légers se sont manifestés pour se mettre à danser entre

nous. Ils ont fait la ronde, ont étourdi nos pensées trop sérieuses et ont fini par soulever non seulement de grands rires, mais aussi d'interminables fous rires.

Un enchantement, tout blanc, planait à l'intérieur et à l'extérieur du café. Il me semblait que la neige avait réussi à pousser la porte pour venir s'évanouir à nos pieds. Un tapis de lumière couvrait le sol sur lequel toutes les tables avaient disparu, sauf la nôtre.

C'est à ce moment-là que Joséphine s'est penchée tout près de moi et a prononcé quelques mots qui ont tout changé :

— Tu n'es coupable de rien, Napoléon ; ce qui devait arriver est arrivé.

Non, elle ne s'était pas approchée pour m'embrasser – malheureusement ! –, mais bien pour libérer mon âme du poids qui pesait sur elle. Le sentiment de paix qui s'est alors emparé de moi m'a amené

à me lever. Elle en a fait autant. Je me suis avancé vers Joséphine sans oser l'enlacer. Je l'ai toutefois remerciée à plusieurs reprises avant de partir.

Et ce soir-là, comme si la vie avait de la suite dans les idées, les évènements se sont enchaînés rapidement. Dès que j'ai mis les pieds chez moi, mes parents affolés se sont précipités à l'entrée :

— Mais où étais-tu, Napoléon ? m'a reproché mon père sur un ton autoritaire qui n'était pas dans ses habitudes. Ta mère et moi étions inquiets, tu aurais dû nous prévenir que tu ne serais pas à la maison. Il est très tard, tu sais.

— Mais... Vous n'êtes jamais ici.

Voilà la seule réplique qui m'est venue, probablement parce que c'était la vérité, mais elle a eu le malheur de faire fondre en larmes ma pauvre mère ! Aussitôt, mon père a jugé bon de nuancer son message :

— Napoléon, on a eu peur qu'il te soit arrivé quelque chose.

Un étrange sentiment de colère s'est emparé de moi.

— Justement, il m'est arrivé quelque chose ; il m'arrive toujours quelque chose, vous saurez. En fait, depuis trois mois, c'est incroyable la quantité de choses qui me sont arrivées.

— Tu as raison, je suis désolé, a concédé mon père.

— Je le suis encore plus que toi, si tu savais...

Nous avons tous fait de notre mieux. Alors, allions-nous laisser les incisives pointues de ces malheureuses bêtes poilues que sont les regrets nous ronger de l'intérieur ? Il fallait chasser toute cette vermine loin de notre chez-nous avant qu'elle ne cause plus de dommages.

Sans plus attendre, je me suis soulagé en partageant le fardeau que je portais : ces tristes paroles que j'avais osé adresser à ma sœur... Évidemment, j'aurais dû m'en douter, mes parents ne m'attribuaient aucune responsabilité quant à l'accident de vélo, pas plus que ne l'avait fait Joséphine.

Respirer à pleins poumons m'était donc à nouveau permis ! Non, je n'étais coupable de rien. D'ailleurs, ma mère était d'accord avec Joséphine sur toute la ligne, savourant chaque détail du récit de ces heures que je venais de passer avec elle. Tandis que j'étais sur la lancée des confidences, j'ai poursuivi...

Mes deux parents m'écoutaient comme ils l'avaient toujours fait. Ma mère et mon père étaient surpris et bouleversés d'apprendre à quel point notre complicité me manquait, à quel point j'avais encore besoin d'eux et, aussi, à quel point aller m'acheter un

nouveau maillot était devenu une priorité criante.

En effet, j'avais évité le pire la veille, car Joséphine ne semblait pas trop s'en être formalisée ; mais je n'aurais pas éternellement cette chance. On a beaucoup ri, comme ça ne nous était pas arrivé depuis trop longtemps.

Les épaules de ma mère en tressautaient. C'était rassurant de la voir tout à coup si légère, telle une bulle de savon multicolore en suspension dans l'air. Et parce que je savais cet instant passager, j'en saisisais davantage la beauté unique.

Bien entendu, tout ce qui monte doit redescendre tôt ou tard. Mais, tandis que ma mère flottait au-dessus de sa tristesse, pourquoi aurais-je pensé au moment où elle toucherait à nouveau le sol ?

Puis, sur un ton que mes parents voulaient plein de tendresse, à tour de

rôle, ils m'ont répété plusieurs fois qu'ils m'aimaient. Ils ont ajouté ensuite que je leur manquais également énormément. En entendant ces derniers mots, je me suis senti si ému que mon cœur a flanché.

Des sanglots sont aussitôt montés sans que je puisse les contenir. Pour me consoler, ma mère a déployé ses ailes pour les refermer sur moi. Elle m'a serré dans ses bras patiemment. Elle attendait que ce soit moi qui brise cette étreinte, mais mon père s'est approché pour participer à ce câlin familial.

Mars et avril de la même année

Au cours des jours qui ont suivi cette soirée, la présence rassurante de mes parents s'est mise à rayonner à nouveau au sein de notre nid familial. Peut-être n'était-ce que faiblement, mais elle brillait bel et bien. Avaient-ils enfin réalisé que leurs deux autres oisillons étaient peut-être en pleine santé, mais n'étaient pas prêts pour autant à voler de leurs propres ailes ? Pourtant, comment leur en vouloir ?

Pour ce qui était de ma mère, c'était comme si en mourant un peu, elle avait cru pouvoir ranimer ma sœur. Tout ce temps qu'elle se refusait ou qu'elle nous retirait, elle espérait l'accumuler grâce à un plan d'épargne miraculeusement élaboré par son inconscient.

Or, nos vies ne sont pas une série de comptes bancaires entre lesquels les transactions sont autorisées. Aucun virement n'est possible ! Alors, toute forme d'économie est vaine, puisqu'elle se transforme automatiquement en perte.

C'est comme ça qu'un beau jour, ma mère a cessé de ménager le bonheur. Et, curieusement, il s'est mis à fructifier pour rapporter gros, très gros... en se propageant.

En effet, je me suis surpris moi-même à me sentir plus joyeux. Certes, à la maison, notre Marie-Antoinette manquait au clan familial ; mais nous étions encore quatre et nous laisser dépérir ne servait à rien ni personne.

Au contraire, il nous fallait continuer à vivre, plus fort, car nous comprenions dorénavant la fragilité de l'humain et le miracle que représentait notre présence sur Terre. Notre seul

devoir était donc de célébrer ce séjour d'une durée inconnue, mais à coup sûr limitée, sur cette petite planète bleue.

Quant à mon père, il avait repris aussi du service derrière ses marmites, lui qui avait perdu complètement l'appétit. Un soir, il nous a même concocté l'un de ses mémorables menus indiens. Il manquait Marie-Antoinette, bien entendu, ainsi que ma mère qui avait décidé de rester à l'hôpital ce soir-là. En revanche, Degaulle et moi étions fidèles au poste pour apprécier le traditionnel et savoureux poulet au beurre.

Pour ce qui est de Joséphine, au cours de la semaine qui a suivi notre inoubliable café, elle a renoué avec Philippe, malgré le fait qu'il semblait souvent hésitant... Cependant, elle a pris la peine de me préciser qu'elle trouvait que je m'exprimais vraiment bien et que j'avais de l'humour, beaucoup d'humour. Tout cela pour en arriver à me proposer la

création d'une bande dessinée avec ELLE.

Ensuite, le mot semble s'être passé, parce que tout le monde à l'école s'est mis à me dire que l'idée de cette bande dessinée était géniale... beaucoup plus que la guitare en fait – ça, c'est moi qui le dis, car mes amis ont eu la bonté de m'épargner tout commentaire quant à mes talents musicaux... – et jamais il n'a été fait mention de mon maillot de bain, que je n'ai plus jamais reporté.

Alors, voilà ! Le début de ce printemps-là, je l'ai occupé à trouver une bonne histoire à raconter et à cesser de me raconter des histoires quant à la musique. Jouer de la guitare ne me correspondait finalement pas.

C'est d'ailleurs à cette époque que j'ai commencé à réaliser que je préférais rester discret. Maintenant, je sais fort bien que l'écriture me ressemble davantage

que la scène. Je me sens plus à l'aise chez moi derrière les mots que devant un public avec les notes.

Je l'ignorais à ce moment-là ; mais grâce aux encouragements de mes pairs, j'étais en train de découvrir l'écrivain qui sommeillait en moi. Il arrive que les autres aient en nous la foi qui nous fait défaut, et ce, assez pour créer cette étincelle capable de nourrir la flamme à laquelle on n'osait pas croire...

En fait, je me rappelle avoir pensé que la rencontre de Joséphine, même si je n'étais pas l'élu de son cœur, m'apportait énormément. J'aimerais aussi ajouter que j'étais bien heureux pour Philippe, mais il ne faudrait quand même pas exagérer.

Surtout que, au fond de moi-même, je n'avais pas encore complètement renoncé à ELLE.

Pourtant, même si le bonheur regagnait peu à peu du terrain à l'intérieur

de moi, je sentais toujours le besoin de m'isoler. Je me tenais loin de tout mon petit monde, y compris de Laurie et Mathieu, qui semblaient être redevenus amis. Tous mes temps libres, je les passais chez moi ou auprès de *La Belle au bois dormant* qu'était devenue ma sœur.

22 juin

L'été venait à peine de naître...

Marie-Antoinette était assise dans son lit d'hôpital et ouvrait docilement la bouche chaque fois que je portais la cuillère à ses lèvres. Mon assistance lui évitait un geste qui peut nous sembler anodin, mais qui lui exigeait une énergie qu'elle devait préserver pour ne pas s'épuiser dès le début de la journée.

Tandis que je me concentrais à la faire manger, la fenêtre de la chambre laissait entrer une douce lumière. Les rayons du soleil arrivaient à redonner un peu d'éclat à son visage terni et amaigri. Toutefois, le regard vide qui fixait le mur n'était pas celui que je connaissais.

Il faut dire que cette sortie du coma que tous attendaient, coma qui aura duré finalement près de neuf mois, ne datait

que d'une semaine. Lorsque ma sœur s'était réveillée, c'est ma mère qui était à son chevet. Cette dernière s'était aussitôt ruée sur son téléphone pour joindre le reste de la famille. Bien entendu, mon père, mon frère et moi avions accouru à l'hôpital. Je me souviendrai de ce moment toute ma vie.

Personne n'arrivait à prononcer le moindre mot. Nous étions tous médusés devant le miracle qui s'actualisait sous nos yeux. Pas besoin de mise en scène, d'effets sonores, d'éclairage recherché... Il ne pouvait exister de spectacle plus grandiose que celui auquel nous assistions : les battements de cils de Marie-Antoinette !

Et ce matin-là, une semaine après son réveil, c'est moi qui étais aux côtés de ma sœur. J'aurais aimé entendre sa voix, même si elle ne s'était élevée que pour m'obstiner. J'aurais aimé entendre son rire, même s'il n'avait éclaté que pour se

moquer de moi. Or, seul le silence régnait, porteur d'espoir, certes, mais également d'incertitudes, de trop d'incertitudes.

Marie-Antoinette ne serait peut-être plus jamais la même... et cette pensée me tourmentait, tout comme elle préoccupait ma famille. Ainsi, pour nous rassurer ou peut-être davantage pour se rassurer eux-mêmes, les médecins y allaient tous de leurs prédictions aussi floues que nombreuses : risques de troubles émotionnels, cognitifs, comportementaux, neuropsychologiques...

Et si apposer quantité d'étiquettes sur un patient finissait par empêcher de voir l'humain qui se cache derrière ces termes ? En tout cas, à cette époque, cela menaçait de nous plonger à notre tour dans un trouble, probablement celui de l'anxiété, ce qui n'aurait évidemment pas contribué au rétablissement de ma sœur.

L'important n'était-il pas qu'elle soit revenue ? Notre vœu le plus cher n'était-il pas exaucé ? Alors, plutôt que de s'en rendre malade, il nous fallait accueillir Marie-Antoinette comme la vie avait décidé de nous la ramener !

— Na... ci...

Ma sœur venait de parler... Je ne rêvais pas.

— Marie-Antoinette, tu peux répéter ? Je t'en prie, je n'ai pas bien compris.

— Na... on... ci.

Mon Dieu, je me rappelle avoir ressenti un mélange de joie et de déception : j'aurais voulu que mes parents soient là. J'avais peine à réaliser que c'était moi qui avais droit aux premiers mots.

— Désolé de te faire encore répéter ! Essaie au moins une autre fois. C'est si bon d'entendre ta voix.

— Na... po... on... m... ci.

— Napoléon, merci ! C'est bien ça que tu essaies de me dire ?

Ma sœur a esquissé un faible sourire en guise de réponse.

J'ignore toujours pourquoi aujourd'hui, mais je me suis senti pris d'un étrange fou rire. La nervosité ! Les médecins nous avaient prévenus de tout ce que pouvaient entraîner de graves lésions cérébrales, mais c'était bien la première fois que ma sœur m'adressait un « merci ». Curieusement, n'importe quelle grossièreté m'aurait fait autant plaisir, sinon plus...

L'envie de pleurer, de rire, de crier, de me taire, de soupirer, de m'inquiéter... Tout portait à croire que Marie-Antoinette avait changé et que ce serait finalement peut-être plus difficile à accepter que prévu... Et je me suis demandé si je ne devais pas renoncer à

ma grande sœur pour faire place à une toute petite sœur.

— Marie-Antoinette, tu me reconnais ? l'ai-je questionnée avec un trémolo dans la voix impossible à dissimuler.

— Mmm..., m'a répondu Marie-Antoinette tout en fermant les paupières en guise d'acquiescement.

Et elle s'est arrêtée ainsi, les yeux clos, visiblement épuisée par cette heure entière à être restée éveillée.

Si ma sœur avait espéré ma naissance plus que tout, je me suis alors promis de l'assister dans sa renaissance. J'étais déterminé à l'aider aussi longtemps qu'il le faudrait.

16 juillet

Philippe avait décidé d'organiser un party chez lui pour son anniversaire. Résultat : tous y allaient, moi y compris ! C'est ma mère qui m'a obligé à sortir, elle m'a même imposé de rester jusqu'à minuit. Un peu plus et elle me forçait à consommer de l'alcool :

— Notre Marie-Antoinette va de mieux en mieux, Napoléon ! Tu peux aller te changer les idées.

— Mais elle aime beaucoup quand je suis là pour ses exercices de physiothérapie.

— Aucun physio ne se présentera dans sa chambre un vendredi soir.

— Tu pourrais être surprise, elle est quand même mignonne, ma sœur.

— Napoléon, tu sais que je déteste ce genre d'allusions de mauvais goût.

— Désolé, maman... J'essaie seulement de te dire que Marie-Antoinette ne comprendra sûrement pas pourquoi je saute une journée. Ce serait préférable que j'y aille. Elle a plus besoin de moi que mes amis... et elle me manque aussi.

— C'est fou, vous êtes quasiment devenus inséparables. En tout cas, vous êtes beaux ensemble et j'avoue qu'elle fait des progrès énormes avec toi.

— Tu vois, mon absence pourrait retarder sa guérison.

— Napoléon, tu sors, un point c'est tout, m'a rétorqué ma mère avec un faux ton de reproche et un sourire en coin.

— Maman ?

— Quoi ?

— Ah non, désolé, rien !

— Quoi ? a insisté ma mère qui ne lâche jamais le morceau facilement.

— Ce n'est pas nécessaire...

— Tu es inquiet pour ta sœur ? C'est ça, j'en suis sûre ! Je te connais, je t'entends penser tout bas.

— Tu crois que... bientôt... Marie-Antoinette redeviendra comme avant ?

— Tu tiens vraiment à apprendre la vérité, comme les médecins nous l'ont expliquée, à ton père et moi ?

— Oui ! J'ai peur, maman.

— On doit rester confiants.

— Mais c'est à peine si elle parle, ai-je laissé échapper malgré moi.

Aussitôt, le visage de ma mère s'est refermé. Alors qu'il brillait quelques secondes plus tôt, il s'est métamorphosé en ciel gris. Même si je prenais conscience de l'ombre que mes mots avaient jetée sur le bonheur fragile de ma mère, je savais vaine toute tentative de les rattraper.

Quoi qu'il en soit, ma mère m'a souri tendrement tout en se raclant la

gorge discrètement. Après avoir ainsi réussi à chasser la boule de noirceur qui cherchait à s'installer en elle, elle s'est lancée courageusement :

— Alors, la vérité, c'est que les médecins trouvent que ta sœur avance à grands pas, mais que le fil d'arrivée est encore loin. Tu as raison, le plus inquiétant est le langage. Bien que l'orthophoniste travaille très fort avec elle, il se peut que certains problèmes d'élocution persistent. Pour ce qui est de sa mémoire à court terme, elle ne sera probablement jamais aussi efficace qu'avant. En même temps, plus les jours passent, plus sa capacité de rétention s'améliore. Et la bonne nouvelle, c'est qu'elle devrait bientôt marcher sans aide. En tout cas, tous les spécialistes considèrent que c'est un miracle qu'elle soit vivante... C'est un miracle, a répété ma mère sans réussir à contenir ses larmes.

— Maman, je ne voulais pas te faire de la peine, excuse-moi.

— Napoléon, tu as raison d'avoir envie de savoir... Je trouve juste difficile d'accepter de voir ma fille dans cet état ! Alors, fais-moi plaisir, puisque tu le peux, va à cette fête et amuse-toi... Amuse-toi pour elle et pour toi, bien sûr !

— D'accord !

— Attends ! Ne pars pas si vite, je n'en ai pas terminé avec toi. Tu m'as demandé la vérité, je te l'ai donnée. J'exige donc la tienne en retour.

— Mais maman, tu connais la moindre de mes pensées.

— Malheureusement, tes amis ne peuvent pas en dire autant. Cesse de fuir, Napoléon ! Réconcilie-toi avec Laurie et avoue une fois pour toutes à cette Joséphine ce que tu ressens pour elle.

Qu'est-ce que je pouvais bien répliquer à ça ? Elle avait raison. À force

de me cacher pour échapper à de potentiels dangers, je passerais à côté de ma propre vie. Je devais me libérer de mes peurs qui tenaient mon être captif et emprunter la voie que mon cœur me dictait... avec sa part de risque.

C'est ainsi que j'ai invité Laurie à m'accompagner à la fête, question de m'expliquer enfin. On s'y est rendu ensemble en marchant. Après que je me sois excusé de long en large, elle m'a balancé :

— Tu n'es qu'un pauvre con d'avoir refusé de me voir si longtemps. C'est vrai que j'ai toujours ressenti un peu plus que de l'amitié pour toi, mais la complicité que l'on a bâtie va bien au-delà de ça... Et j'aurais dû être près de toi avec ce qui est arrivé à Marie-Antoinette. Juste pour ça, je t'en veux, c'est comme si tu m'avais empêchée de t'épauler, alors que je sais trop bien ce que signifie soutenir un malade... Aussi, et je m'arrête après

ça, tu sauras que Mathieu embrasse mieux que toi de toute façon !

— Tu as du culot ! Vous sortez ensemble ?

— Depuis une semaine seulement ! J'ai fini par céder... et j'avoue ne pas le regretter...

— Bon, bon, bon ! Ce n'est quand même pas nécessaire de trop insister !

— En contrepartie, si tu n'avais pas refusé de me parler, j'aurais pu te dire que Joséphine est célibataire... et, tiens-toi bien, C'EST ELLE QUI A MIS FIN À LA RELATION, car IL LUI FAUT UN GARS AVEC QUI ELLE POURRA ENTREtenir DE VRAIES DISCUSSIONS ! Pour ce qui est de Philippe, ça lui a permis de réaliser que ce sont les garçons qui l'attirent. Tout est devenu clair pour lui aussi. Il sort d'ailleurs maintenant avec le gentil Jérémy. Il veut même partir un

mouvement à l'école qu'il appellerait « Les Authentiques » pour encourager les autres à être eux-mêmes et à arrêter de vouloir correspondre à des modèles préfabriqués.

— Vraiment ? Je ne suis définitivement pas à jour...

— Tu en fais une tête, et ce n'est malheureusement pas la plus séduisante que je te connaisse.

Et on est parti à rire, d'un rire interminable et complice comme dans le bon vieux temps. C'était clair que tout était pardonné, toute explication supplémentaire aurait été superflue.

Alors, une fois arrivé à la fête, je n'ai pas perdu de temps... Je me suis dit qu'à défaut d'avoir été disponible pour Philippe ce jour où il m'avait demandé conseil, sûrement pour l'aider à voir clair sur son orientation sexuelle, je lui démontrerais ce soir-là que son idée du

groupe « Les Authentiques » était excellente. Je me suis ainsi rapidement retrouvé assis à côté d'ELLE. Oui ! ELLE, Joséphine Fontaine ! Cette fois, ELLE n'est pas passée devant MOI sans me voir... tout simplement parce que j'ai osé aller à sa rencontre et lui demander de me suivre jusqu'à la cuisine où il n'y avait personne :

— Joséphine, j'aimerais que tu m'écoutes sans m'interrompre, parce que l'aveu que j'ai à te faire m'exige un courage énorme.

— Si tu préfères ne plus t'engager dans ce projet de bande dessinée avec moi, je ne t'en tiendrai pas rigueur, Napoléon, s'est-elle empressée de me répliquer.

— En fait, ce projet m'interpelle plus que jamais, mais ne représente qu'un centième de tout ce que j'aimerais réaliser avec toi, parce que, parce que...

PARCE QUE JE T'AIME DEPUIS LA
TOUTE PREMIÈRE FOIS OÙ JE T'AI
APERÇUE !

Joséphine ne m'a pas répondu, elle s'est contentée de me regarder longuement en silence. C'est ainsi que nos mondes intérieurs ont à nouveau convergé l'un vers l'autre comme ils l'avaient fait ce soir d'hiver... Puis, j'ai vu naître sur son magnifique visage un sourire plus énigmatique que celui de La Joconde, un sourire invitant à tous les possibles...

À ce moment précis, j'ai compris que les limites les plus considérables que je rencontrais étaient celles que mon imagination trop fertile s'entêtait à tracer. En outre, tout au fond de moi, je me suis promis que, à l'instar du grand Bonaparte, je refuserais dorénavant de laisser mes peurs m'indiquer le chemin à emprunter. Après tout, ma mère savait

peut-être ce qu'elle faisait en choisissant de me prénommer Napoléon !

Ensuite, pour ne pas rater une seconde de ce que je m'apprêtais à vivre, comme le soleil se lève avec langueur pour rejoindre le jour qui l'appelle, mes lèvres se sont approchées sans se précipiter de celles dont j'avais tant rêvé... Et je vous jure que la réalité a dépassé largement tout ce que j'avais espéré !

13 ans plus tard

Avant de vous quitter, j'aimerais que vous sachiez que si vous me lisez aujourd'hui, c'est que mon rêve d'écrire s'est concrétisé. Il n'a pas pris la forme de bandes dessinées, mais celle de romans.

Et si ce livre-ci porte sur mes débuts avec Joséphine, c'est parce que mon rêve de l'aimer est lui aussi devenu réalité. En effet, après que l'on se soit rapproché et éloigné plusieurs fois après le secondaire, Joséphine et moi avons fini par nous unir définitivement... Pour sa part, elle est déjà une architecte remarquable... qui prendra cependant une pause dans quelques semaines.

C'est que bientôt naîtra un garçon que Joséphine et moi appellerons César. Nous avons également pensé à Jules, mais c'est César qui a remporté la palme.

Nous annoncerons la bonne nouvelle de ce prénom d'envergure à ma mère lors de la fête surprise que mon père lui a préparée en l'honneur de sa retraite prochaine.

D'ailleurs, nous profiterons de cette soirée pour demander à Marie-Antoinette, qui a recouvré 90 % de ses capacités après des années de physiothérapie, d'orthophonie et d'ergothérapie, d'être la marraine.

Bref, ma quatrième année du secondaire m'aura appris à ne plus céder à la peur, qui ne sait qu'imaginer le pire pour nous priver du meilleur...

En la surmontant, j'aurai conquis non seulement le cœur de Joséphine, mais ce rêve d'écrire. J'aurai aussi appris qu'une vie parfaite est pleine d'imperfections et que je n'ai rien d'ordinaire, car je suis unique et, par conséquent, extraordinaire à ma manière.

Napoléon Bonaparte ou l'empereur Napoléon 1^{er}

(15 août 1769 - 5 mai 1821)



Napoléon Bonaparte est une figure historique qui aura autant fasciné que dérangé.

Enfant solitaire et élève brillant, Napoléon intégrera une première école militaire alors qu'il est à peine âgé de dix ans. Puis, à 15 ans, il en fréquentera une deuxième, soit celle de Paris, où il sera rapidement promu lieutenant. Sa famille, comptant 12 autres enfants, suivra de près sa carrière. Quant à sa mère, elle sera convaincue du grand destin qui attend son fils.

En effet, Napoléon deviendra un homme militaire stratégique et victorieux ainsi que le premier empereur de la France du 2 décembre 1804 au 18 juin 1815. Au cours de la cérémonie qui le consacrera Napoléon 1er, il prendra la couronne des mains du pape Pie VII et la posera lui-même sur sa tête avant de couronner l'impératrice Joséphine (sa première femme, de qui il sera passionnément amoureux).

Cependant, l'Angleterre finira par le battre dans la bataille de Waterloo le 18 juin 1815. Napoléon s'éteindra en 1821, à l'âge de 52 ans, sur l'île de Sainte-Hélène, située dans l'océan Atlantique, où il aura été mis en exil.

Bien que l'on attribue sa mort au cancer de l'estomac, on s'interroge encore aujourd'hui si Napoléon n'a pas été empoisonné, puisque l'on a trouvé de l'arsenic (du poison) dans ses cheveux.

Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France

(2 novembre 1755 – 16 octobre 1793)



Avant d'être guillotinée pendant la Révolution française, **Marie-Antoinette** sera reconnue pour ses excès.

Marie-Antoinette de Habsbourg-Lorraine sera la quinzième d'une famille de seize enfants. Princesse autrichienne, elle sera préparée depuis son plus jeune âge à devenir reine de France. C'est à l'âge de quatorze ans, à Versailles,

qu'elle se mariera à Louis-Auguste de Bourbon, futur Louis XVI.

Elle imposera rapidement ses goûts somptueux. On lui reprochera d'ailleurs ses coiffures avec postiches qui atteignent parfois jusqu'à 80 cm de haut, ses extravagances vestimentaires et ses changements de mobilier, alors que le pays meurt de faim.

Toutefois, si Marie-Antoinette n'est pas une reine idéale, c'est une mère aimante. Malheureusement, elle connaîtra la douleur de perdre, outre sa dernière-née, son fils aîné Louis Joseph, emporté par la tuberculose avant ses huit ans. Pour ce qui est de ses deux autres enfants, elle finira par en être séparée lorsqu'on la mettra en prison.

Finalement, le 16 octobre 1793, à l'âge de 38 ans, sur la place de la Révolution à Paris, Marie-Antoinette sera guillotinée (on lui tranchera la tête), et ce, quelques mois après son mari (guillotiné également le 21 janvier 1793).

Charles de Gaulle ou le général de Gaulle

(22 novembre 1890 – 9 novembre 1970)



Charles de Gaulle est un militaire, un résistant, un homme d'État et un écrivain qui aura marqué la France du 20^e siècle.

Troisième d'une famille de cinq enfants, Charles de Gaulle naîtra à Lille, en France, le 22 novembre 1890 dans une famille catholique et patriote. Son père, Henri de Gaulle, est professeur de lettres et d'histoire. Le jeune Charles optera très tôt pour la carrière des armes.

À la déclaration de la guerre, le 2 août 1914, le lieutenant de Gaulle rejoindra les armées du Nord-Est. Blessé trois fois au combat,

il sera laissé pour mort lors de la bataille de Douaumont, près de Verdun, en 1916. Mais il aura en réalité été fait prisonnier par les Allemands. Enfermé dans une citadelle, il tentera à cinq reprises de s'évader, mais sera repris chaque fois. Il ne sera donc libéré qu'à l'armistice (signé le 11 novembre 1918) qui marquera la fin des combats de la Première Guerre mondiale.

Au cours de sa vie, il développera à travers une série d'ouvrages ses théories militaires, symbolisera la résistance pendant la Seconde Guerre mondiale, incarnera l'« homme de la situation » pendant la Guerre d'Algérie et sera l'acteur principal de la construction de la Cinquième République, incarnant ainsi la France pendant de nombreuses années. Passionné par le passé de son pays, il suivra ses convictions en endossant le rôle du personnage qui ne subit pas l'Histoire, mais la construit.

Il aura ainsi contribué à libérer le territoire français, à restaurer la République, à organiser des élections libres et démocratiques, à donner le droit de vote aux femmes... Retiré de la vie publique, il mourra d'un anévrisme à l'âge de 79 ans.

L'impératrice Joséphine ou Joséphine de Beauharnais

(23 juin 1763 – 29 mai 1814)



Joséphine inspirera une vive passion à
Napoléon Bonaparte.

Fille d'un propriétaire d'une plantation de cannes à sucre, Joséphine passera toute son enfance dans l'île de la Martinique. À l'âge de 16 ans, elle partira pour la France, où elle épousera le vicomte Alexandre de Beauharnais avec qui elle aura deux enfants.

Pendant la Révolution française, Joséphine et son mari seront tous deux emprisonnés. Alexandre de Beauharnais se fera

guillotiner en 1794 tandis que Joséphine sera épargnée...

En 1795, lors d'un dîner, elle rencontrera Napoléon Bonaparte, alors officier. Ils se marieront le 9 mars 1796 à Paris. La famille de Napoléon acceptera difficilement cette union, car Joséphine a six ans de plus que son époux et déjà deux enfants de sa première union.

Intronisée impératrice en 1804, Joséphine de Beauharnais recevra la couronne impériale des mains de l'empereur. Au bout de cinq années, Napoléon demandera le divorce, car sa femme ne tombe pas enceinte et ne lui donne donc pas l'héritier tant attendu.

Cette séparation peinera réellement Napoléon aussi bien que Joséphine, mais il lui conservera son rang ainsi que son titre d'impératrice et continuera de lui offrir un niveau de vie de grande qualité.

Malheureusement, Joséphine mourra à l'âge de 51 ans des suites d'une pneumonie aiguë.

De la même auteure :

L'HUMANITÉ en 45 tours, Éditions Crescendo (2022)

Voyage en mères, Lanctôt éditeur (2006)

La chambre vide, Éditions de Mortagne (2005)

Trop de lumière, Éditions Carte blanche (2003)



Chez le même éditeur,
découvrez :



Tricia Lauzon :

Kaitlyne la Protégée et le mystérieux pouvoir,

La descendance interdite 1 (2019)

Kaitlyne la Protégée et la véritable mission,

La descendance interdite 2 (2020)

Adalyne de Garçois et l'enlèvement,

La descendance interdite 3 (2021)

Adalyne de Garçois et la foudroyante colère,

La descendance interdite 4 (2022)

Késya du Mythandor et la sorcière,

La descendance interdite 5 (2023)

Les amoureux maudits (2024)

Supranormaux 1, Ava au Baskatong (2024)

Supranormaux 3, Ava et l'Halloween (2025)

Francine Guénette :

Sur les traces de Jean Guénet (2019)

Justine Fortin :

Monstres (2020)

Folies du cœur (2021)

Monstres : Dre Flamant (2024)

Yves Déry :

Caméléon (2022)

Marc Laurin :

Le sourire (2021)

Éric Thériault :

- Le jardin des morts, ZMTL 1 (2021)
- Le quartier des morts, ZMTL 2 (2022)
- Le centre-ville des morts, ZMTL 3 (2024)

Pierre Cusson :

- Jeu d'indices (2021)
- L'ange purificateur (2023)

Danielle Charland :

- La main sur les yeux (2022)
- Un trou dans le temps (2023)

Pascale Dupuis Dalpé :

- ONI : L'anomalie de la mer Baltique (2022)
- ONI : Huis Clos (2022)

Nancy Reid :

- Ruby-des-Ruisseaux 1 : Le salon de thé (2022)
- Ruby-des-Ruisseaux 2 : Le magasin général (2023)
- Ruby-des-Ruisseaux 3 : Le manoir (2024)
- Ruby-des-Ruisseaux 4 : L'auberge les Lupins (2025)

Jessy Riendeau :

- Les trèfles se chassent en avril 1 : Intense (2022)
- Les trèfles se chassent en avril 2 : Vert (2023)
- Les trèfles se chassent en avril 3 : Trois (2024)

Martin Bourassa :

- Les Chrononautes 1, Futur incertain (2023)

Lydia Lagarde :

Les Rebelles de la deuxième terre (2023)

La Rebelle de l'Armada (2024)

S.P. Jeanne :

L'Émissaire 1, Face à son destin (2024)

L'Émissaire 2, Dans les griffes du corbeau (2025)

Julie Cyr :

Supranormaux 2, Gaby et la bête (2024)

Michel Bélisle :

Droit au but (2025)

Caroline Paquin :

La conquête de Napoléon (2025)

